



FOCALE

ALTERNATIVE

Magazine

COLLECTIF
OUTOFFOCUS

Alice Smeets
Colin Delfosse
Pauline Beugnies
Thomas Freteur
Thomas Vanden Driessche

Cult/Mag
Nov 2011

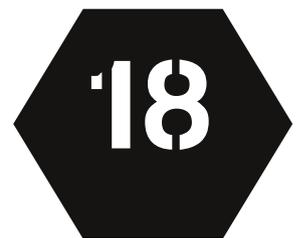
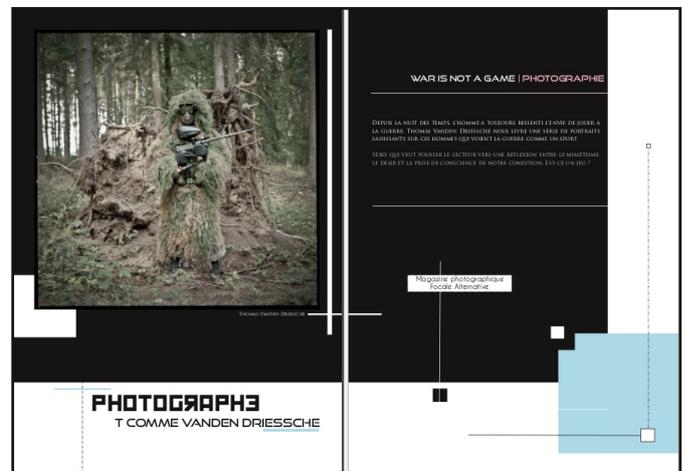
20



COLIN DELFOSSE | COVER



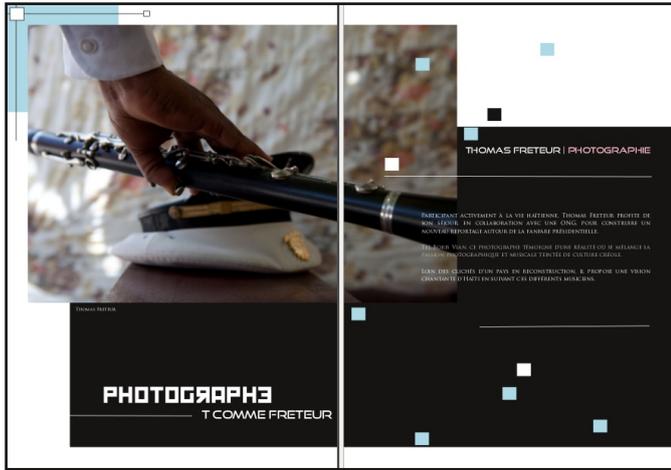
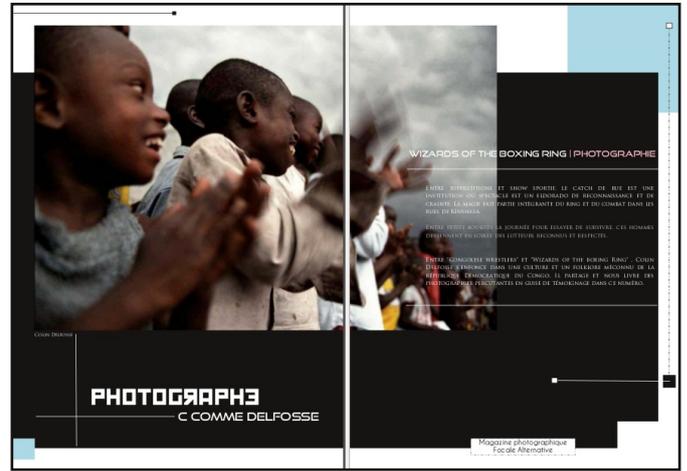
WAR IS NOT A GAME | PHOTOGRAPHIE
THOMAS VANDEN DRIESSCHE



SOEURS MUSULMANES | PHOTOGRAPHIE
PAULINE BEUGNIES

26

WIZARDS OF THE BOXING RING | PHOTOGRAPHIE
COLIN DELFOSSE

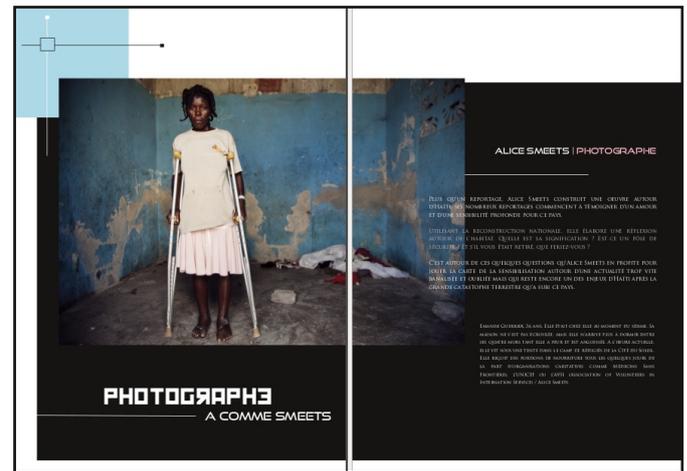


42

FANFARE | PHOTOGRAPHIE
THOMAS FRETEUR

52

REPENSER L'HABITAT | PHOTOGRAPHIE
ALICE SMEETS



OUT OF FOCUS | ZOOM
COLLECTIF

RUBRIQUE DE MARIANA
EDITO
LIENS DE NOS INVITÉS

KODAK 400TX

48



DE GAUCHE À DROITE : THOMAS VANDEN DRIESCHE, PAULINE BEUGNIES, COLIN DELFOSSE, ALICE SMEETS ET THOMAS FRETEUR

20.11 EDITO



Vingt numéros depuis le lancement de Focale Alternative Magazine... Cela me laisse rêveur face au chemin parcouru, aux échanges et partenariats engendrés. Une rédaction individuelle et, maintenant, une rubrique écrite par Mariana dont je remercie cette seconde intervention dans cet opus.

Pour cet anniversaire, je voulais vraiment marquer le coup et mettre en avant des photographes qui me passionnent depuis leur début. Je voulais également apporter ma pierre en les épaulant à ma manière. Je voulais mettre en avant un collectif de photographes belges talentueux et dont le nom brillera sûrement, dans quelques années, auprès des grands. C'est bien celui de **Out Of Focus**.

En plus d'un suivi sur l'évolution du travail de

Pauline Beugnies et Thomas Vanden Driessche (voir le numéro 8 et 10 de FA magazine), j'ai la joie de vous faire (re)découvrir les travaux de **Colin Delfosse, Thomas Freteur** et d'**Alice Smeets**.

En plus d'une mise en avant de leur travail individuel, il me semblait pertinent de comparer leurs avis et regards qu'ils portent sur l'identité ainsi que l'appartenance à un collectif. Pourquoi, comment et dans quel but ont-ils décidé de se regrouper ? Voici trois enjeux essentiels en complémentarité du regard qu'ils portent sur leurs travaux respectifs.

Une lecture passionnante, humble et enrichissante pour les passionnés de photographie.

FA VOUS ATTEND

* sur son site : FOCALE-ALTERNATIVE.BE

* sur <http://www.facebook.com/focale.alternative>

* sur [HTTP://TWITTER.COM/APERTURECORP](http://TWITTER.COM/APERTURECORP)

* Plateforme Indépendante de revues en ligne : NO-INK.ORG



THOMAS VANDEN DRIESSCHE

PHOTOGRAPHIE

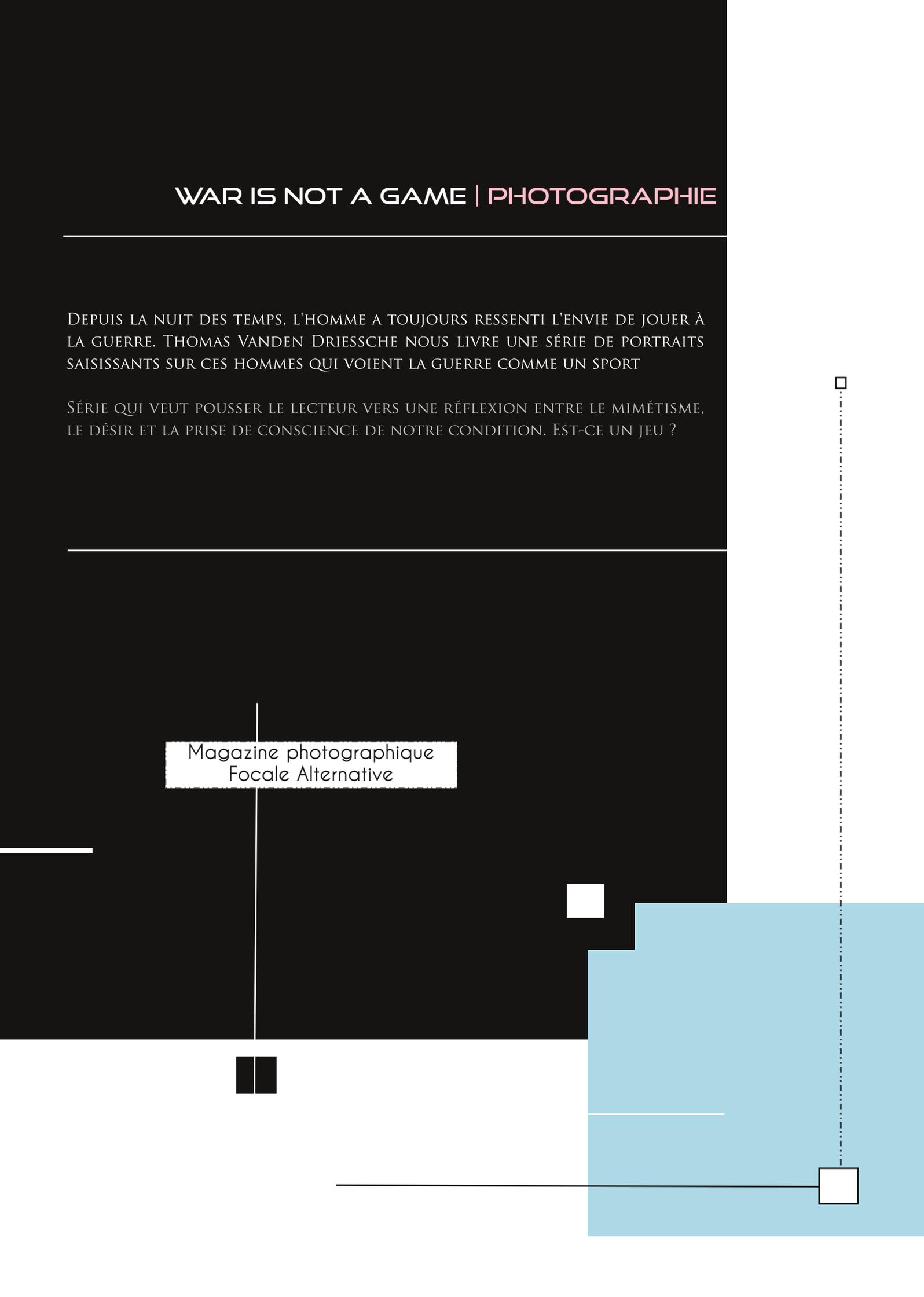
T COMME VANDEN DRIESSCHE

WAR IS NOT A GAME | PHOTOGRAPHIE

DEPUIS LA NUIT DES TEMPS, L'HOMME A TOUJOURS RESENTI L'ENVIE DE JOUER À LA GUERRE. THOMAS VANDEN DRIESSCHE NOUS LIVRE UNE SÉRIE DE PORTRAITS SAISSANTS SUR CES HOMMES QUI VOIENT LA GUERRE COMME UN SPORT

SÉRIE QUI VEUT POUSSER LE LECTEUR VERS UNE RÉFLEXION ENTRE LE MIMÉTISME, LE DÉSIR ET LA PRISE DE CONSCIENCE DE NOTRE CONDITION. EST-CE UN JEU ?

Magazine photographique
Focale Alternative

The page features a complex abstract graphic design. A vertical line descends from the text box, passing through a small white square and ending at a horizontal line. To the right, a vertical dotted line starts from a small white square at the top and ends at a larger white square at the bottom. A large light blue shape, composed of several overlapping rectangular blocks, is positioned on the right side of the page. A horizontal line extends from the bottom of this blue shape towards the left, ending at a small white square. The background is a mix of black and white, with the text and some lines on a black background and other elements on a white background.

F.A : Après « Armwrestling », « Ultimate Fight Club » ou « Akhara » pour ne citer qu'eux, tu présentes une nouvelle série du nom de « Wargame ». L'esprit sportif semble devenir récurrent dans ta démarche photographique. Comment cette maturation a-t-elle pris forme et en quoi cela t'inspire-t-il dans ton avancée ?

T.V : En effet, si on regarde mes dernières séries d'images la dimension sportive revient assez régulièrement. Traiter le sport via la photographie n'est pourtant pas un but en soi. Mon objectif n'est pas de tenter de magnifier un sport ou l'autre par l'image. Ce qui m'intéresse avant tout, c'est la dimension underground de ces pratiques, souvent un peu en marge de la société.

En me lançant dans mon projet « Ultimate fighting », mon questionnement de départ portait sur la mise en scène d'une violence physique des plus extrêmes. Je souhaitais mieux comprendre et tenter de faire comprendre ce sport défini par ses pratiquant comme le sport de combat ultime. Qu'est ce qui pousse des jeunes gens à monter dans une cage avec un seul objectif, celui de terrasser leur adversaire grâce à leur technique de combat et leur force physique ? Qui sont ces « freefighters » ? Qu'est ce qui explique que ce sport extrême est en train de supplanter toutes les autres disciplines de sport de combat ? Peut-on parler de banalisation de la violence ou de sa mise en spectacle ? Voilà les différentes questions qui m'ont poussé à me lancer dans ce projet.

La série « Armwrestling » découle un peu de la même approche (même si son traitement

" FACE À FACE EST UNE SÉRIE DE PORTRAITS CROISÉS DE JEUNES FEMMES ISRAËLIENNES ET PALESTINIENNES. A TRAVERS UNE SÉRIE DE PORTRAITS, FRANÇOISE BEAUGUION EXTRAIT CES FEMMES DE LEURS LIMITES GÉOGRAPHIQUES ET LES REND UNIVERSELLES. PHOTOGRAPHER DES COMMUNAUTÉS SÉPARÉES, DES ENNEMIS, DES DIFFÉRENCES, DES PERSONNES QUE TOUT OPPOSE. PUIS LES MONTRER ENSEMBLE. ET SI CES PERSONNES SE RENCONTRAIENT ? LA PHOTOGRAPHE PROPOSE UN AXE DIFFÉRENT DU DOCUMENTAIRE CLASSIQUE, EN ADOPTANT UN POINT DE VUE QUI MET L'HOMME EN AVANT ET LE CONFLIT EN ARRIÈRE PLAN. "

Françoise Beauguion



THOMAS VANDEN DRIESSCHE



THOMAS VANDEN DRIESSCHE

photographique est très différent). C'est le côté un peu hors norme de ce sport et de ses pratiquants qui m'a attiré.

L'envie de me lancer dans ce projet « Wargame » s'inscrit dans une logique similaire. Qu'est ce qui pousse des personnes qui ont la chance de ne pas avoir connu un conflit armé ou de ne pas avoir été forcé à prendre les armes à passer leur weekend à simuler la guerre en grande nature? Etrange condition humaine, où des individus jouent avec un mimétisme extrême une des plus tragique invention de l'homme...

Le portrait pour ce travail s'est vite imposé. Ces hommes en armes, déshumanisés par le port de leur masque, ont quelque chose de très inquiétant. Seul

leurs armes factices nous rappellent qu'il ne s'agit pas de réels combattants. Ces hommes, littéralement perdus dans la végétation environnante à l'aide de leur camouflage, me semblaient être une juste et subtile mise en image de la violence ancrée dans la nature humaine. En travaillant sur l'édition de ces portraits, je me suis par la suite rendu compte qu'ils fonctionnaient d'autant mieux sous forme de dytique. D'un côté le portrait, de l'autre le terrain de « jeu », une nature modifiée par les instincts guerriers de ces adeptes du paintball.





THOMAS VANDEN DRIESSCHE

Pour en revenir à ta question, la série Akhara, s'inscrit dans une autre logique. Travaillant sur un projet à long terme sur l'Inde contemporaine où se confronte d'une façon hallucinante modernité et tradition ; le travail photographique sur la vie quotidienne très autarcique de ces lutteurs me permettait d'illustrer d'une manière très forte cette résistance indienne à certaines formes de modernité.

Mon attirance pour ces activités légèrement en marge de notre société me poussera certainement à l'avenir à traiter de nouveaux sujets liés au sport. Je suis justement à l'heure actuelle en train de préparer le terrain pour entamer une nouvelle série sur les compétitions de stock car. Le

plaisir immense que semblent trouver les adeptes de ce « sport » automobile en enfreignant les règles élémentaires de conduites et en détruisant leur voiture au péril de leur intégrité physique m'intéresse au plus au point.

F.A : Tu as privilégié le portrait au format carré en utilisant un moyen format argentique. Cette série n'est pas la seule à mettre en avant l'utilisation de ce format. En quoi l'utilisation du 6x6 est-il pertinent dans ce projet ? Quelle est la force visuelle de ce format et comment le choix du carré s'est-il imposé dans la réalisation de cette série ?

T.V : L'utilisation du format carré s'est immédiatement imposée pour ce travail. La raison principale est que, dès le départ, j'ai su que j'allais



m'orienter vers un travail tournant autour du portrait. A mes yeux, le 6x6 est le plus beau format pour aborder une série de portraits posés. En 24x36, si on cadre horizontalement, le sujet flotte au milieu de l'image. L'environnement prend trop d'importance, le regard se perd à droite et à gauche du sujet principal. Un cadrage vertical quant à lui réduit drastiquement le champ de vision. Le personnage occupe alors toute l'image en étant plaqué contre le cadre. Il s'agit donc d'un choix logique visant à obtenir un équilibre idéal entre le personnage, placé au centre de l'image, et la nature qui l'entoure et se mêle d'une certaine manière à lui par le biais du camouflage.

De plus, cela fait quelques années que je traite la majorité de mes sujets au 6x6. J'ai donc mes habitudes et je trouve beaucoup plus rapidement le bon cadrage. Je ne reste pourtant pas figé dans ce format, et il m'arrive de travailler au 24x36 si ce format me semble plus adapté à la narration d'un sujet. Depuis peu, je me suis aussi lancé au 6x7, un format qui a mes yeux est un merveilleux compromis entre les deux. Bref, je tente de me remettre de temps en temps en question en tentant d'adapter au mieux mon cadrage en fonction du sujet que j'aborde.

Plus que la dimension du cadre, une des caractéristique que j'apprécie particulièrement, c'est la visée sur le dépoli (je travaille à l'heure actuelle à l'Hasselblad 500 et au Mamiya RB67). C'est pour moi une merveilleuse manière de travailler. J'ai l'impression de directement voir sur le verre de visée l'image que j'aurai sur mon

négatif. Cartier Bresson, adepte de la visée directe avec son leica, a dit un jour à son ami Willy Ronis « Si le bon dieu avait voulu qu'on photographie avec un 6x6, il nous aurait mis les yeux sur le ventre. C'est gênant de regarder les gens par le nombril. » Réponse de Willy Ronis « le rolleiflex est l'apothéose de la courtoisie, du respect et de l'humilité... ». Voilà, c'est peut-être ce respect et cette humilité face au sujet que je photographie, qui me rend ce fameux « dépoli » si attachant...

F.A : L'utilisation de pellicules est toujours un choix personnel bien plus intime et réfléchi que de la simple nostalgie. En quoi ce choix sert-il ta démarche photographique ? Pourquoi préconiser la pellicule dans une ère où le simple numérique comporte certains avantages ? Comment mûris-tu un projet en sachant que tu disposes d'un nombre limité de photographies ?

T.V : En effet, aucune nostalgie de mon côté dans l'utilisation de la pellicule. Pour la majorité de mes commandes photographiques, je travaille d'ailleurs au Nikon D3. J'ai donc l'habitude de



THOMAS VANDEN DRIESSCHE



THOMAS VANDEN DRIESSCHE



THOMAS VANDEN DRIESCHE



THOMAS VANDEN DRIESCHE

jongler avec les deux mondes. Je réserve par contre l'utilisation de l'argentique pour mes propres projets documentaires. Une façon assez claire donc de faire la distinction entre mon travail d'auteur et mon travail alimentaire. L'utilisation de l'argentique sur mes projets personnels a deux raisons majeures. L'une technique et l'autre plus « philosophique ».

D'un point de vue technique, je connais parfaitement les films couleurs avec lesquels je travaille. En surexposant légèrement mes Kodak Portra 400NC, je suis certain de retrouver, dès le scan, les tons doux, nuancés et un peu « éteints » qui caractérisent mon travail. Je n'ai pas encore réussi à retrouver la même aisance dans la gestion

couleurs et des lumières en numérique. De plus, l'argentique me permet de travailler au moyen format et d'obtenir des transitions de flou beaucoup plus harmonieuses que ce que me permet un capteur full frame numérique.

L'autre raison qui me pousse à rester attaché à l'argentique pour mes travaux personnels est cette absence d'image immédiate. Avec un appareil numérique, on passe plus de temps à regarder son écran que de vivre pleinement une situation. Bien souvent, on pense avoir la bonne photo en vérifiant sur place ses images et on passe à autre chose. En argentique, sans contrôle immédiat, on doute en permanence. Et ce doute est un formidable outil de création. A aucun moment, on ne lâche son sujet.

ne lâche son sujet. On tente différents types de cadrages et d'approches en se disant que « cet instant » ne se reproduira jamais et qu'on ne peut pas passer à côté. De plus, en reportage à l'étranger, je ne passe pas des heures sur l'édition immédiat des fichiers sur un ordinateur. Les pellicules sont au fond du sac. Dans ma tête, je sais déjà quelles images seront les bonnes. Cet un merveilleux exercice que de construire une histoire pendant plusieurs semaines sur les seuls souvenirs des images réalisées précédemment. Un dernier avantage du travail de reportage en argentique découle du coût de la pellicule. On réfléchit à chaque déclenchement, on travaille à l'économie. On ne prend que ce qui vaut la peine d'être pris, ce qui facilite grandement l'édition au retour.

F.A : Depuis tes débuts, tu mets en avant un aspect journalistique dans ta démarche globale. Quelle est la force de cette prise de position photographique ? Pourquoi avoir choisi le témoignage investi plutôt que la passivité visuelle ?

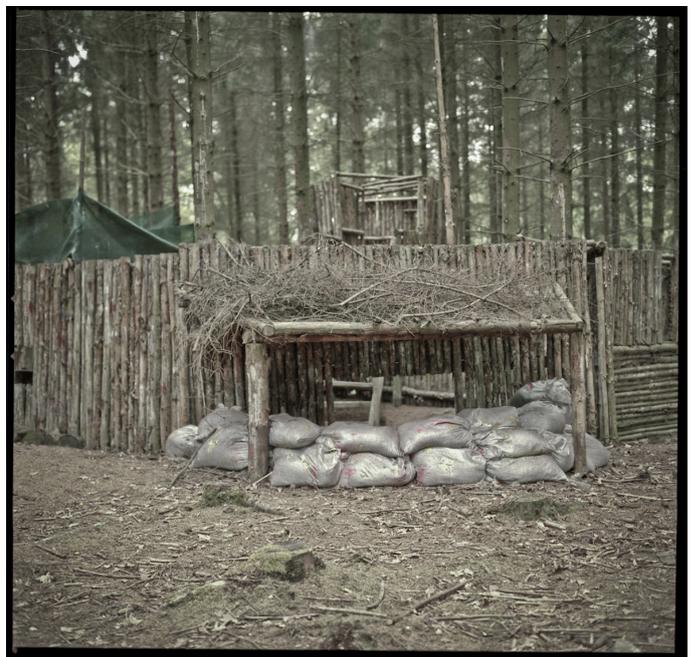
T.V : Oui, je suis en effet attaché à cette dimension narrative ancrée dans le réel dans mon approche photographique. Ma formation de base de journaliste n'est bien évidemment pas étrangère à cette approche.

A l'heure actuelle, mon objectif premier reste le fait de vouloir raconter en image des faits de société bien réels et non pas des fictions. Je refuse, par contre, une certaine « tyrannie » de l'image de presse où seulement une photo rectangulaire en couleur prise sur le vif serait la vérité. Toute photo est par essence subjective, résultant des nombreux choix opérés par le photographe. Je tente d'assumer cette part de subjectivité dans mon approche de la photographie documentaire en adaptant mon langage visuel au sujet que je traite afin de donner plus de force au sujet.

Vivre un événement en direct pour un photographe et réussir à garder toute la force visuelle de ce même événement une fois la photo imprimée ou exposée n'est pas une chose aisée. Une certaine forme de passivité visuelle desservirait grandement le message que je souhaite transmettre.

F.A : Avec le temps, de nombreux photographes amateurs prennent conscience que la photographie va plus loin que de simples clichés. Ils se rendent compte que les images doivent se parler entre elles et qu'une histoire visuelle va se mettre en place. Comment mûris-tu cela avant et pendant tes prises de vue ? Comment construis-tu un sujet qui s'implémentera dans une série ?

T.V : Dès le départ, j'ai voulu raconter des histoires. C'est cette dimension narrative qui m'a poussé à me mettre à la photographie documentaire. Je me sens donc encore très mal à l'aise, à l'heure actuelle, lorsque je dois présenter des photos isolées. Pour moi, mon travail n'acquiert sa crédibilité que lorsqu'il peut être présenté dans son intégralité. Cet attachement à la notion de « série » ne veut pas dire que l'exercice a été facile dès le départ. L'édition reste à mes yeux une des tâches les plus difficiles du métier de photographe. A titre d'exemple, ma série « Welcome to Tata City », je l'ai réédité à de nombreuses reprises depuis la réalisation des images en Inde en 2009. Pendant des mois, je suis retourné sur mes planches contacts pour extraire de nouvelles images, tenter de nouvelles combinaisons. C'est seulement après un an et demi que j'ai trouvé le juste équilibre en la présentant sous forme de binôme (un acteur/un lieu). Cet édition plus réfléchi semble avoir donné une autre dimension à ce travail puisque, bonne nouvelle, il sera exposé à deux reprises en 2012 (Biennale Photographie et Architecture La Cambre/Horta à Bruxelles et Festival de la jeune photographie européenne/Circulations à Paris).

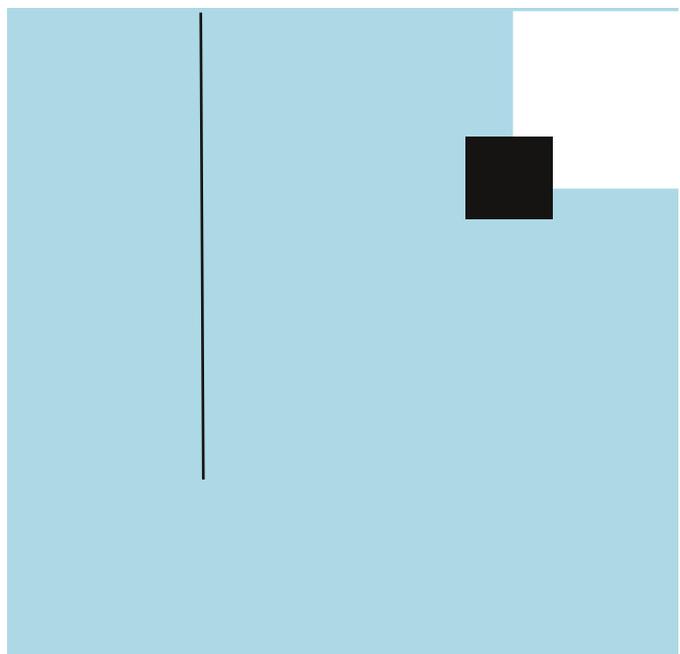


F.A : Depuis notre dernière interview dans le numéro 10, ton oeuvre évolue ainsi que ta récente intégration dans le collectif « Out Of Focus ». Tu es maintenant le petit dernier. Comment s'est déroulée ton adhésion ? Pourquoi l'intégration dans ce collectif te semblait pertinente ?

T.V : Pendant des années, j'ai rêvé d'être photographe sans pour autant prendre des photos (du moins pas avec un appareil... Je les prenais juste dans ma tête dans un premier temps). Et puis, après avoir dévoré sans cesse des bouquins sur le sujet, j'ai décidé de me lancer sérieusement dans la photographie documentaire en 2008. Ma pratique réfléchie de l'image fixe est donc assez récente.

Pendant trois ans, j'ai produit des images en avançant un peu à tâtons. Je n'avais, à l'époque, quasi aucun photographe dans mon entourage. Le besoin de faire des échanges, d'émulation et de soutien est apparu progressivement. J'ai découvert le travail du collectif Out Of Focus via le magazine belge View. Leur approche documentaire se rapprochait fortement de ma conception de la photographie. Le travail de Colin au 6x6 me parlait tout particulièrement. Je me suis donc mis en tête de rejoindre ce collectif. Je suis souvent têtu voire borné, mais ce trait de ma personnalité paie bien souvent. Petit coup de pouce du hasard, une de mes cousines avait fait ses études avec Pauline, Colin et Thomas. Parce qu'Out Of Focus, c'est avant tout une merveilleuse histoire de potes. Elle leur a présenté mon travail. De mon côté, je me suis arrangé pour les croiser quelques fois « par hasard ». On a discuté photographie tout azimut avec Colin. Mon travail semble les avoir convaincu. Mon intronisation s'est finalement faite quelques mois plus tard de manière très informelle et sympathique à l'occasion d'une soirée bien arrosée en mars 2011.

Voilà, je suis donc très fier d'avoir rejoint cette « bande de OOF ». Je suis toujours aussi têtu et parfois un peu grande gueule. J'espère juste qu'ils ne regrettent en rien leur décision.





THOMAS VANDEN DRIESCHE



SARA ET OSSAMA SE SONT RENCONTRÉS SUR LA PLACE TAHRIR PENDANT LA RÉVOLUTION.
ILS SONT TOUS DEUX FRÈRES MUSULMANS. OSSAMA L'A DEMANDÉ EN MARIAGE SUR LA
PLACE QUELQUES JOURS AVANT LA CHUTE DU RAÏS / PAULINE BEUGNIES

PHOTOGRAPHIE

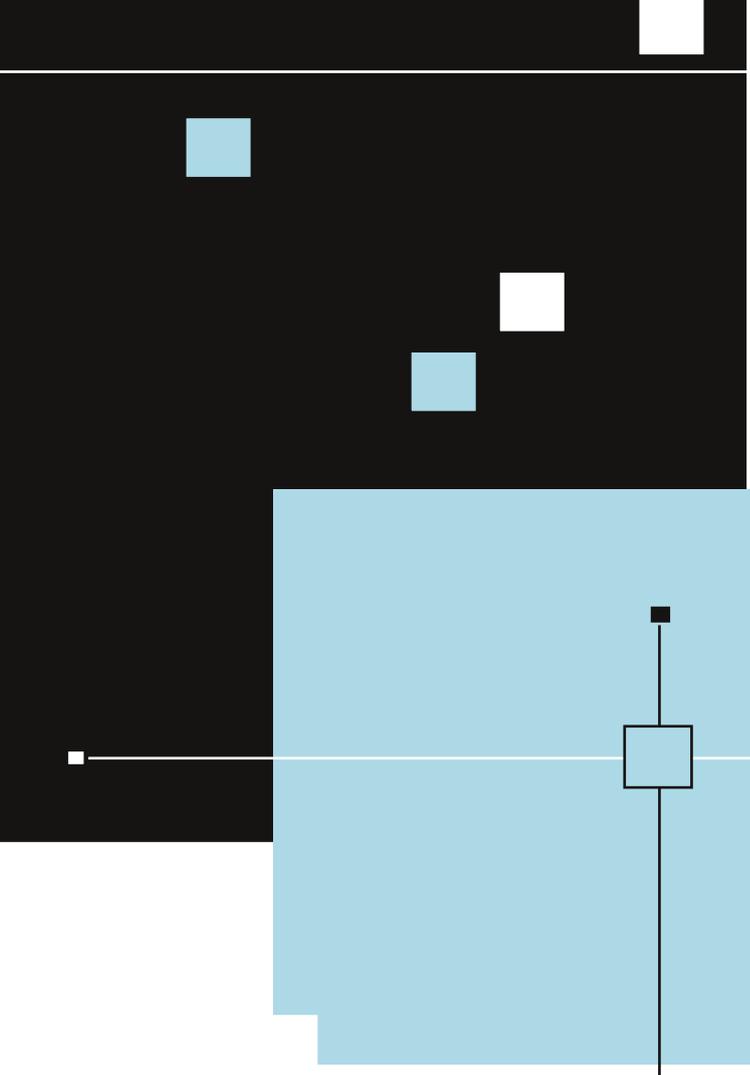
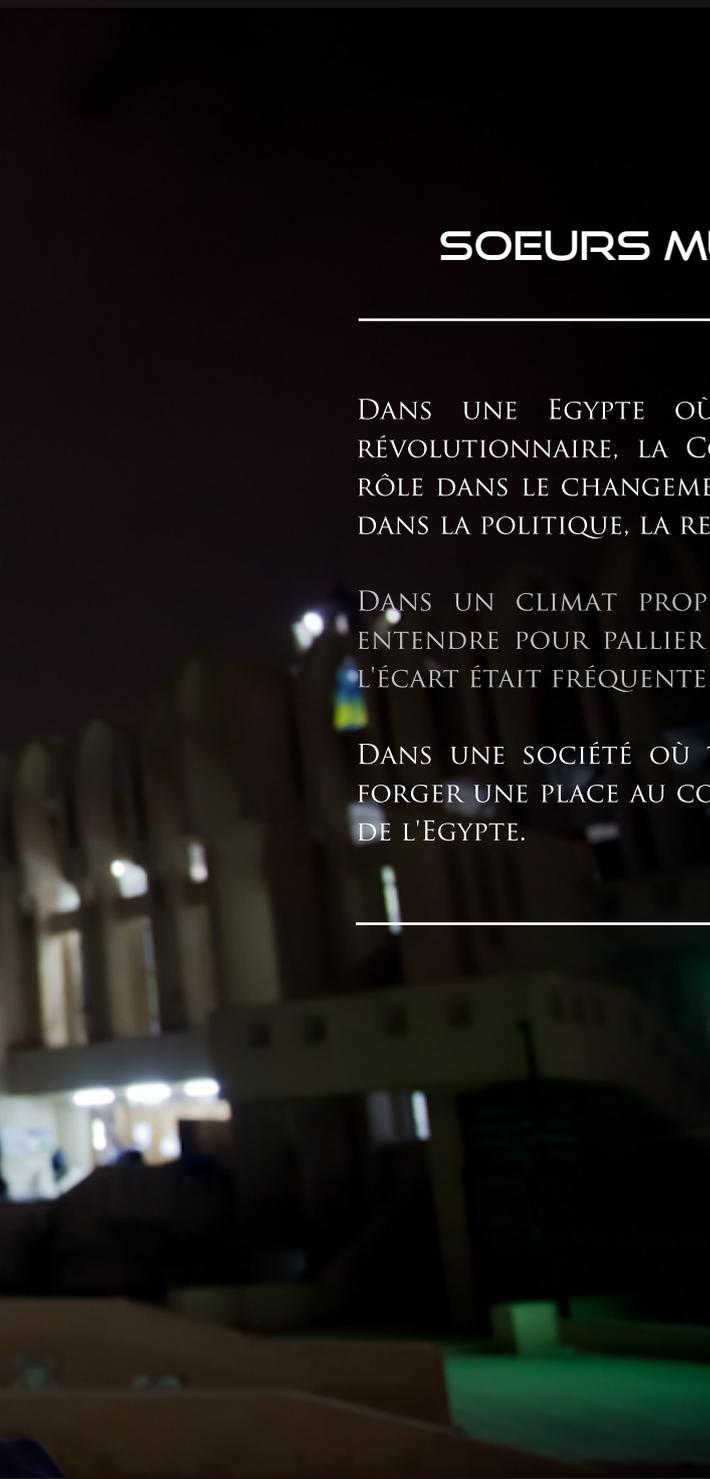
P COMME BEUGNIES

SOEURS MUSULMANES | PHOTOGRAPHIE

DANS UNE EGYPTÉ OÙ LA RÉVOLUTION SE VEUT UN VECTEUR POST-RÉVOLUTIONNAIRE, LA CONFRÉRIE DES FRÈRES MUSULMANS VEUT JOUER UN RÔLE DANS LE CHANGEMENT NATIONAL. LES FEMMES SONT DONC TRÈS ACTIVES DANS LA POLITIQUE, LA RELIGION AINSI QUE LES OEUVRES SOCIALES.

DANS UN CLIMAT PROPICE AU CHANGEMENT, ELLES ESSAIENT DE SE FAIRE ENTENDRE POUR PALLIER AUX NOMBREUSES ANNÉES DE SILENCE OÙ LA MISE À L'ÉCART ÉTAIT FRÉQUENTE SOUS LE POUVOIR DE MOUBARAK.

DANS UNE SOCIÉTÉ OÙ TOUT RESTE À CONSTRUIRE, LA FEMME ESSAIE DE SE FORGER UNE PLACE AU COEUR MÊME DES DÉCISIONS POLITIQUES ET RELIGIEUSES DE L'ÉGYPTÉ.



IMEN, 22 ANS, PRÉSENTE UN PROGRAMME TÉLÉ. ELLE RÊVE DE DEVENIR UNE « MONA EL-SHAZLI VOILÉE », EN RÉFÉRENCE À CETTE JOURNALISTE ÉGYPTIENNE TRÈS EN VUE. « J'AIMERAIS DEVENIR QUELQU'UN D'IMPORTANT MAIS SANS RENIER MA RELIGION, COMME BEAUCOUP DE GENS LE FONT DANS CE MÉTIER. MOI, JE NE FAIS RIEN À MOITIÉ, NI M'HABILLER, NI RIRE AVEC MES AMIS, NI TRAVAILLER, NI PRIER. » / PAULIGNE BEUGNIES



F.A : Ta série « Les Soeurs Musulmanes » touchent à deux points vraiment essentiels de l'actualité égyptienne. Entre révolution, futur de l'Egypte et une envie de construire une identité musulmane plus moderne, tu témoignes d'un élément clef qui construira le futur de ce pays. Que peux-tu nous dire sur ce reportage ? Pourquoi avoir voulu témoigner de l'activisme de ces femmes au quotidien ?

P.B : J'ai rencontré certaines de ces jeunes femmes lors d'un reportage sur la jeunesse rebelle des Frères Musulmans que j'avais proposé au Monde Magazine. Je me suis alors intéressée plus particulièrement à elles. Je n'imaginai pas leur implication dans la confrérie des Frères Musulmans, le rôle primordial qu'elles jouent au niveau de l'aide sociale des Frères. Ce qui m'intéressait avec les Frères, c'était leur sortie de l'ombre qui les exposait... C'était encore plus vrai pour les femmes qui étaient surprotégées à l'époque de la répression sous le règne de Moubarak. Au risque, que les "Soeurs" soient utilisées comme un signe de modernité et d'ouverture. Ensuite, à force de temps passé avec ces femmes, je me fascine pour leurs convictions, leur sérénité, leur force d'esprit autour de l'Islam, l'élément central de leur

vie. Avec ce reportage, j'espère également renforcer une compréhension à travers les mondes... Parfois, ces Soeurs sont fatiguées de la manière dont les islamistes sont continuellement présentés en Europe sans nuance, sans compréhension, sans empathie.

F.A : "Les Soeurs Musulmanes" est un reportage au coeur du changement prôné par certaines femmes. Plus que de simples photographies, j'ai l'impression que tu as dépassé une nouvelle frontière pour te rapprocher de plus en plus de ton sujet. Comment as-tu réussi à t'insérer dans cette intimité et en même temps réussir à te faire oublier ?

P.B : A force de temps, de partage, de mise en confiance... Ce travail est toujours en construction et je souhaite aller encore plus loin dans le quotidien, l'intimité de ces femmes. Je me rends compte de plus en plus que c'est la démarche documentaire qui me correspond le mieux.

F.A : Réaliser un reportage photographique n'est pas toujours facile. Pourrais-tu nous donner quelques clefs que tu utilises et qui te guident lorsque tu désires te lancer dans un nouveau projet ?

P.B : J'ai souvent plusieurs idées en même temps ainsi que des histoires que je veux raconter.

En fonction de l'actualité, des financements,... Je propose des synopsis à plusieurs rédactions pour essayer de faire financer le projet par une commande ou des commandes et aussi pour assurer une diffusion même partielle du projet. Parfois ça marche et tant mieux, mais souvent ça ne marche pas, alors je fais des choix, c'est douloureux..

Quand je crois vraiment au sujet, je vais l'autofinancer et le proposer aux journaux et magazines une fois produit. Les discussions avec mes amis et collègues journalistes sont aussi un bon baromètre pour mes sujets/projets.

Parfois, je suis découragée, j'ai moins d'énergie, je pense alors à la chance que j'ai de faire ce métier et à l'importance de raconter les événements mais surtout la manière dont les gens les vivent. Je prends contact avec certains protagonistes, et après une bonne rencontre, la motivation revient.

F.A : Depuis ta dernière interview dans Focale Alternative, ton identité photographique place la femme au centre de tes reportages. Quelle maturation penses-tu avoir effectuée pour arriver à ce cheminement ? Comment as-tu mûri cette identité photographique ?

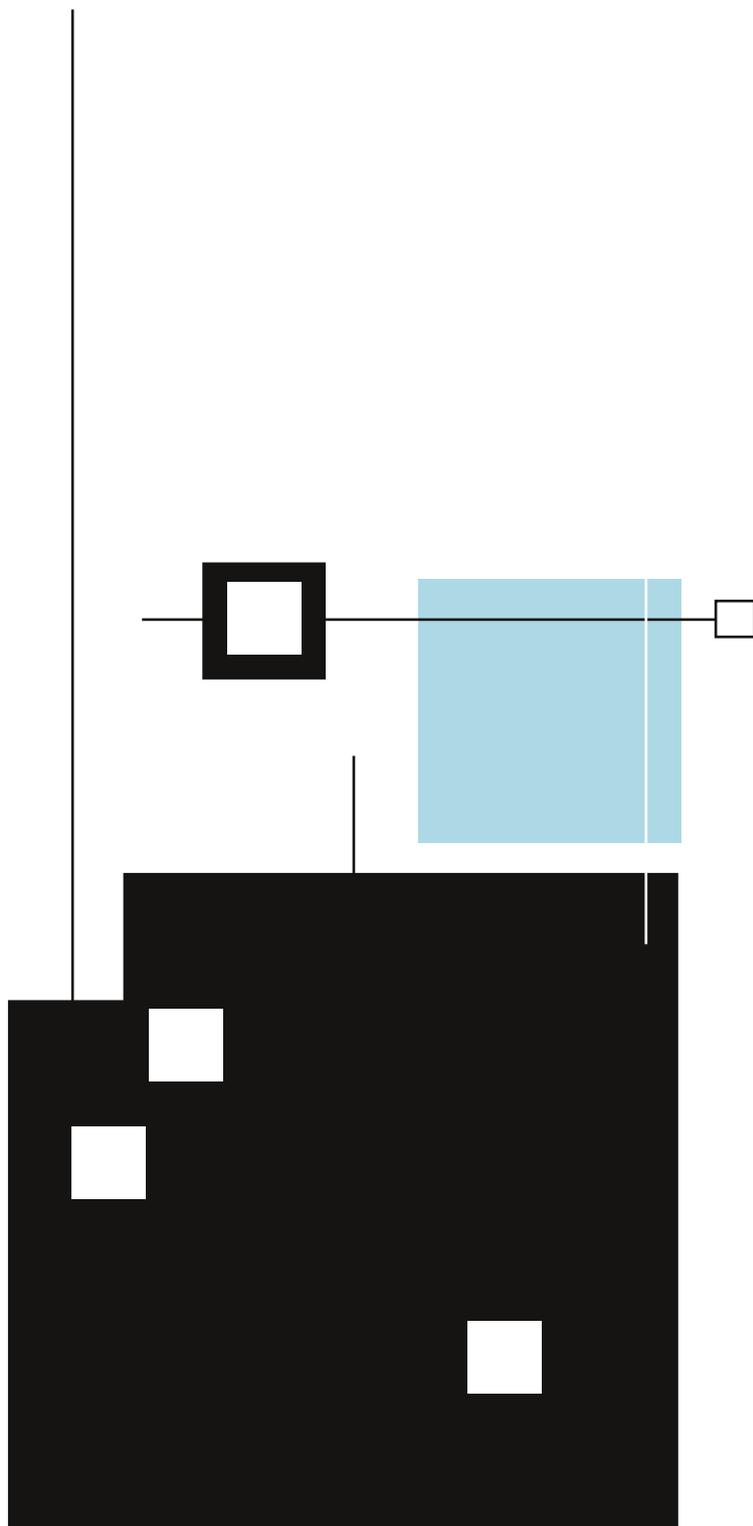
P.B : Mon identité photographique se veut plus intime, plus proche peut-être. Les femmes, je ne sais pas, c'est une coïncidence, je suis loin d'être une féministe! Ces femmes m'ont touchée comme ces jeunes de la révolution que j'avais suivis dès novembre 2010. Peut-être aussi que vivant dans un pays musulman, je me sens privilégiée dans l'intimité des femmes.

F.A : Tu es très active dans le milieu journalistique. Je sais également que de nombreux projets se mettent en place en 2012. Que peux-tu nous dire sur ton avenir photographique et journalistique ?

P.B : Les élections arrivent à la fin du mois novembre en Egypte, donc pour l'instant j'ai beaucoup de travail commissionné pour des journaux et magazines. Mais je veux absolument garder du temps pour mes projets personnels.

Je travaille avec trois amies journalistes et une boîte de production belge sur un webdocumentaire sur mon sujet de prédilection : la jeunesse égyptienne. J'ai reçu, il y a quelques mois,

une bourse du fonds pour le journalisme pour travailler sur un essai sur la jeunesse égyptienne. Je veux sortir de la jeunesse activiste que j'ai suivie et que je vais continuer à suivre pour m'intéresser à d'autres jeunes qui représentent la masse égyptienne, d'autres jeunes bédouins, paysans, chômeurs, chrétiens à travers lesquels je vais aborder les différents défis auxquels la société égyptienne doit faire face.



LES CAMPUS UNIVERSITAIRES SONT DES LIEUX DE
PROPAGANDE HABITUELS DES FRÈRES MUSULMANS.
ROFAIDA, 24 ANS, ÉTUDIANTE EN HÉBREU EST LA LEADER
D'UN GROUPE DE FILLES IKHWANS / PAULINE BEUGNIES





SARA, GEHAD ET IMEN, JEUNES MEMBRES DE LA CONFRÉRIÉ, ONT PRIS PART À LA RÉVOLTE ÉGYPTIENNE DÈS LES PREMIERS JOURS. ELLES ONT DORMI ET GARDÉ LA PLACE TAHRIR. CE SONT DE VRAIES MILITANTES. AUJOURD'HUI, LA CONFRÉRIÉ EXPOSÉE AU GRAND JOUR, ELLES VEULENT LA CHANGER DE L'INTÉRIEUR. NOTAMMENT, EN AMÉLIORANT LA POSITION DE LA FEMME DANS L'ORGANISATION. LEUR VIE QUOTIDIENNE EST ORGANISÉE AUTOUR ET SELON L'ISLAM. ET COMME LE DIT IMEN, LE SANG IKHWAN COULE DANS LEURS VEINES / PAULINE BEUGNIES





COLIN DELFOSSE

PHOTOGRAPHÉ

C COMME DELFOSSE

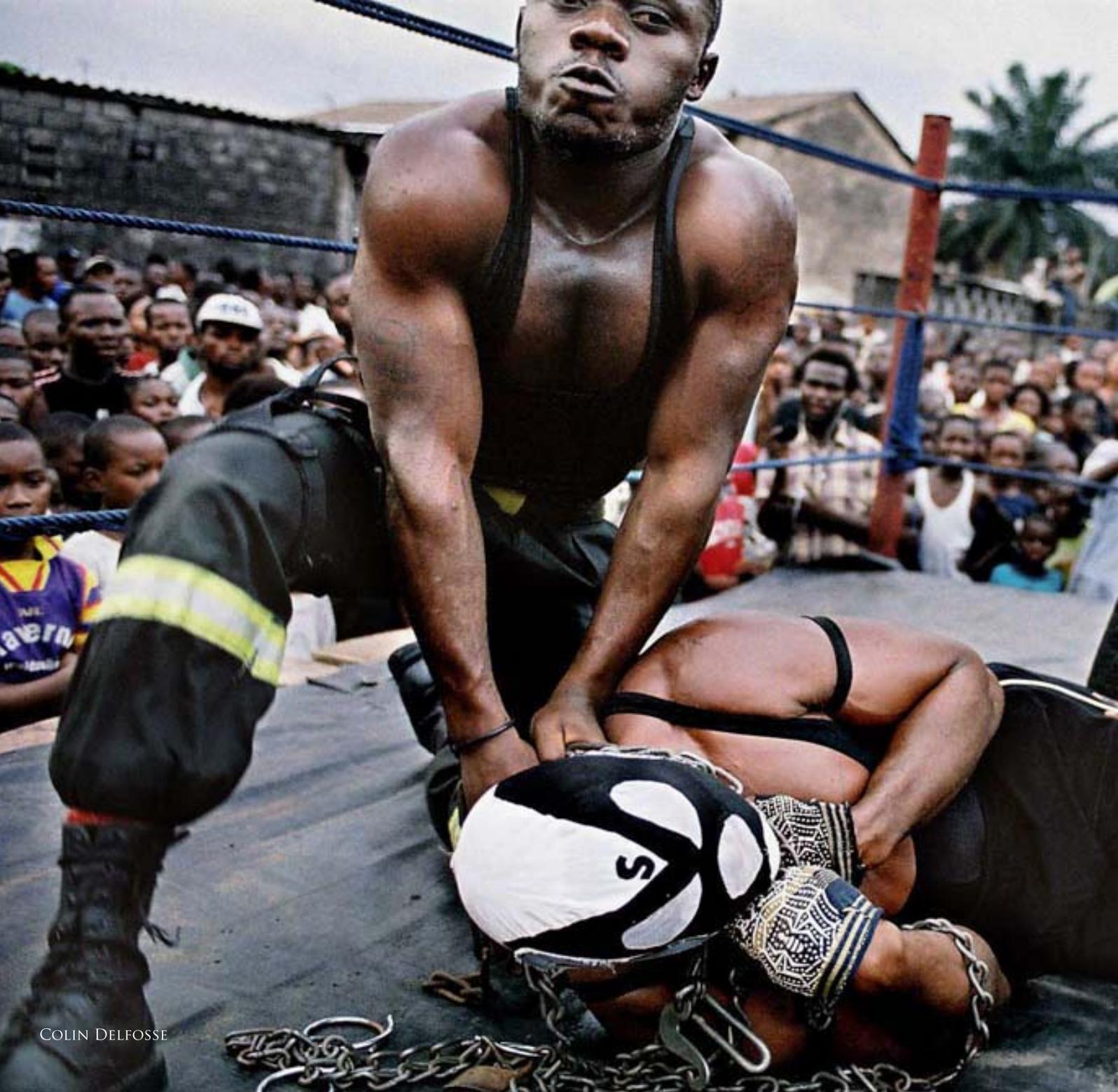


WIZARDS OF THE BOXING RING | PHOTOGRAPHIE

ENTRE SUPERSTITIONS ET SHOW SPORTIF, LE CATCH DE RUE EST UNE INSTITUTION OÙ SPECTACLE EST UN ELDORADO DE RECONNAISSANCE ET DE CRAINTE. LA MAGIE FAIT PARTIE INTÉGRANTE DU RING ET DU COMBAT DANS LES RUES DE KINSHASA.

ENTRE PETITS BOULOTS LA JOURNÉE POUR ESSAYER DE SURVIVRE, CES HOMMES DEVIENNENT EN SOIRÉE DES LUTTEURS RECONNUS ET RESPECTÉS.

ENTRE "CONGOLESE WRESTLERS" ET "WIZARDS OF THE BOXING RING" , COLIN DELFOSSE S'ENFONCE DANS UNE CULTURE ET UN FOLKLORE MÉCONNUS DE LA RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO. IL PARTAGE ET NOUS LIVRE DES PHOTOGRAPHIES PERCUTANTES EN GUISE DE TÉMOIGNAGE DANS CE NUMÉRO.



COLIN DELFOSSE

F.A : Il est vrai que de nombreux reportages portent sur l'Afrique ainsi que sur le Congo. Par contre, proposer un regard centré sur le catch de rue ainsi que le folklore qui en découle est un angle intéressant. Pourquoi avoir choisi une telle orientation ? Comment est né ce projet original ?

C.D : Après avoir travaillé sur des problématiques plus « photojournalistiques » sociales ou économiques, j'avais envie de porter un autre regard sur le Congo, loin des clichés qui nous sont donnés de voir habituellement.

Je suis allé pour la première fois en RDC en 2007, dans la région du Katanga, avec Pauline

Beugnies pour y suivre les élections. En 2008, nous y retournions pour réaliser un reportage sur la problématique minière. C'est à cette occasion que j'ai rencontré quelques catcheurs et décidé, un an plus tard, de montrer cet autre aspect de Kin, plus exubérant.

F.A : La série « Congolese werstlers » s'oriente comme une série de portraits où les hommes (et une femme) tirent une certaine fierté de l'intérêt que tu leur portes. Le choix du format carré donne un autre chemin de cohérence en parallèle tout en étant appuyé par la couleur. Comment as-tu réussi à proposer ta démarche à ces « sportifs de



de rue » ? As-tu noué des liens avec eux ? Détaillons un peu les choix de tes prises de vue et en quoi le format carré est-il pertinent à tes yeux ?

C.D : Tout d'abord, je tiens à rectifier qu'ils ne tirent pas une fierté d'être photographié par moi ou un autre. Ce sont tous des stars dans leur quartier respectif, et le fait d'être photographié fait partie intégrante de leur statut.

La série de portraits est en effet née bien après avoir entamé le projet sur le catch au Congo. Elle est venue presque « naturellement » compléter la série. A mesure que mon approche en tant que photographe évoluait, j'ai voulu faire avancer ce

projet dans le même sens. Cela fait déjà quelques années que je voulais une autre approche, de part le format et le choix de la couleur. Mon parcours photo avait commencé en N&B, avec une approche très classique, et a évolué vers un autre type d'écriture.

A force, j'ai évidemment tissé des liens avec certains qui sont devenus des amis. Avec d'autres, ce sont des liens de travail, je passe les saluer quand je suis à Kin.

F.A : Plus qu'un sport, le catch semble ancré dans les villages comme un nouveau folklore moderne. La recherche de la gloire attire des destins différents. Un culte magique entoure également ce sport dans les rues. Que peux-tu nous dire à ce sujet ? A ton avis, quels choix as-tu réalisés pour retranscrire tout ce folklore dans tes images ?

C.D : Le catch n'est pas ancré dans les villages, mais bien dans les villes et les grandes communes aux abords de Kinshasa. Il y a deux écoles de catch : celle qui fait appel aux "fétiche" et celle plus traditionnelle. Elles se confrontent sans distinction lors des matchs qui se tiennent essentiellement dans la rue.

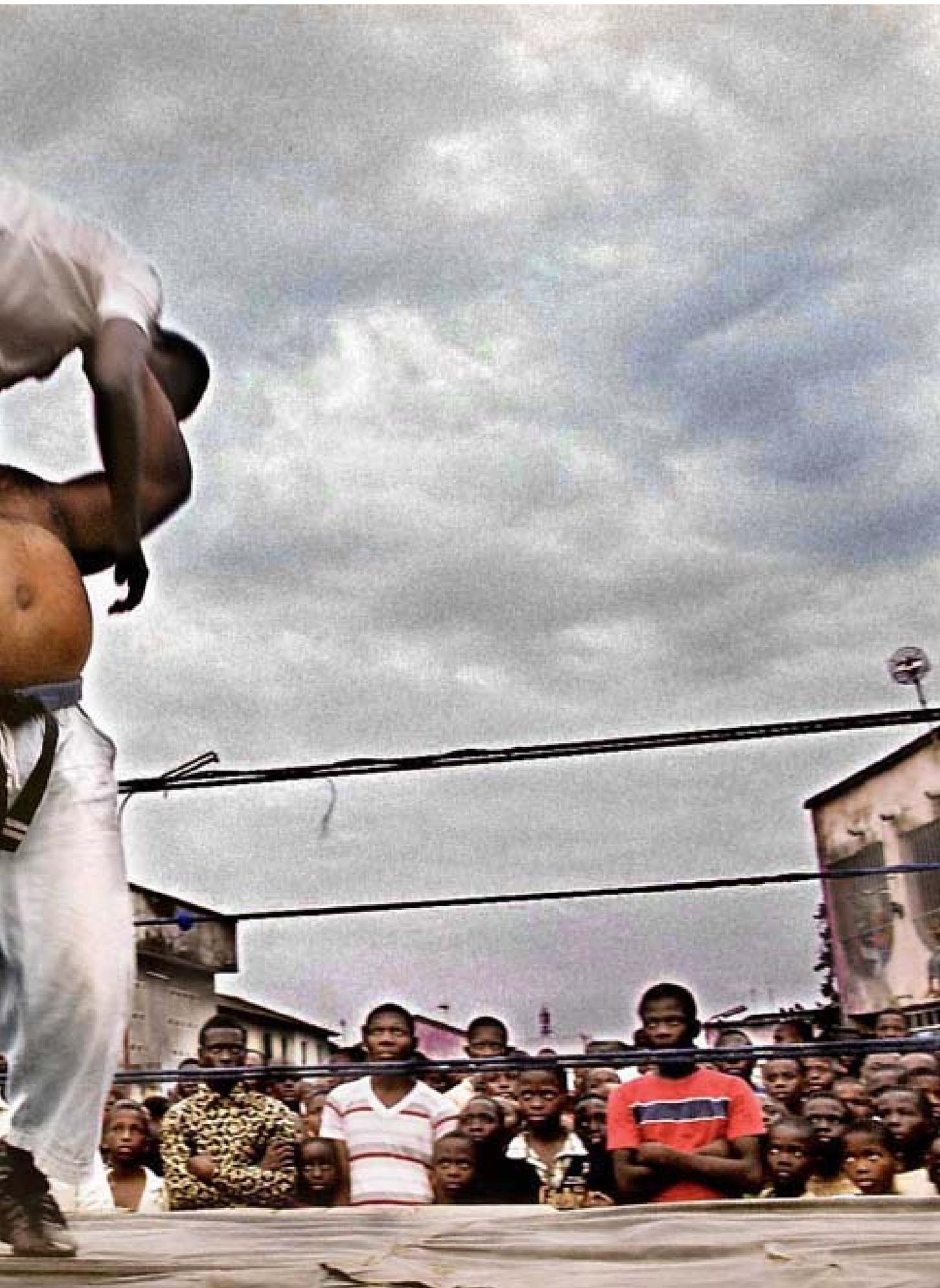
Les Kinois sont superstitieux, et même si les fétiches sont flagrants, il règne une crainte mêlée de respect face à l'usage de la magie. Ils impressionnent réellement les gens. J'ai voulu les faire poser le plus sobrement possible, parés de leur costume ou dans leur simple habit de lutte, dépendant de l'école dont ils se revendiquent. Et généralement devant chez eux ou pas trop loin.

F.A : Tu montres bien que le catch congolais est aussi éloigné que possible des shows américains. Tu expliques dans ton synopsis que la magie et les sorts sont aussi importants que la lutte elle-même. Très complémentaire de la série « Congolaises werstlers », « Wizard of the boxing ring » semble mettre l'accent sur des aspects plus sociaux et mystiques qui entourent ce sport urbain. Quels objectifs avais-tu en tête lorsque tu t'es lancé dans ce reportage ? As-tu réussi à les combler au final ?

C.D : Le catch congolais s'est inspiré du catch américain des années 50-60. Il s'est ensuite adapté aux modes congolaises. (ce n'est donc pas « le plus loin possible », mais ça a évolué). Mon objectif principal était de montrer un autre visage de la réalité congolaise. Les gens sont attirés par le sujet qui fonctionne bien.



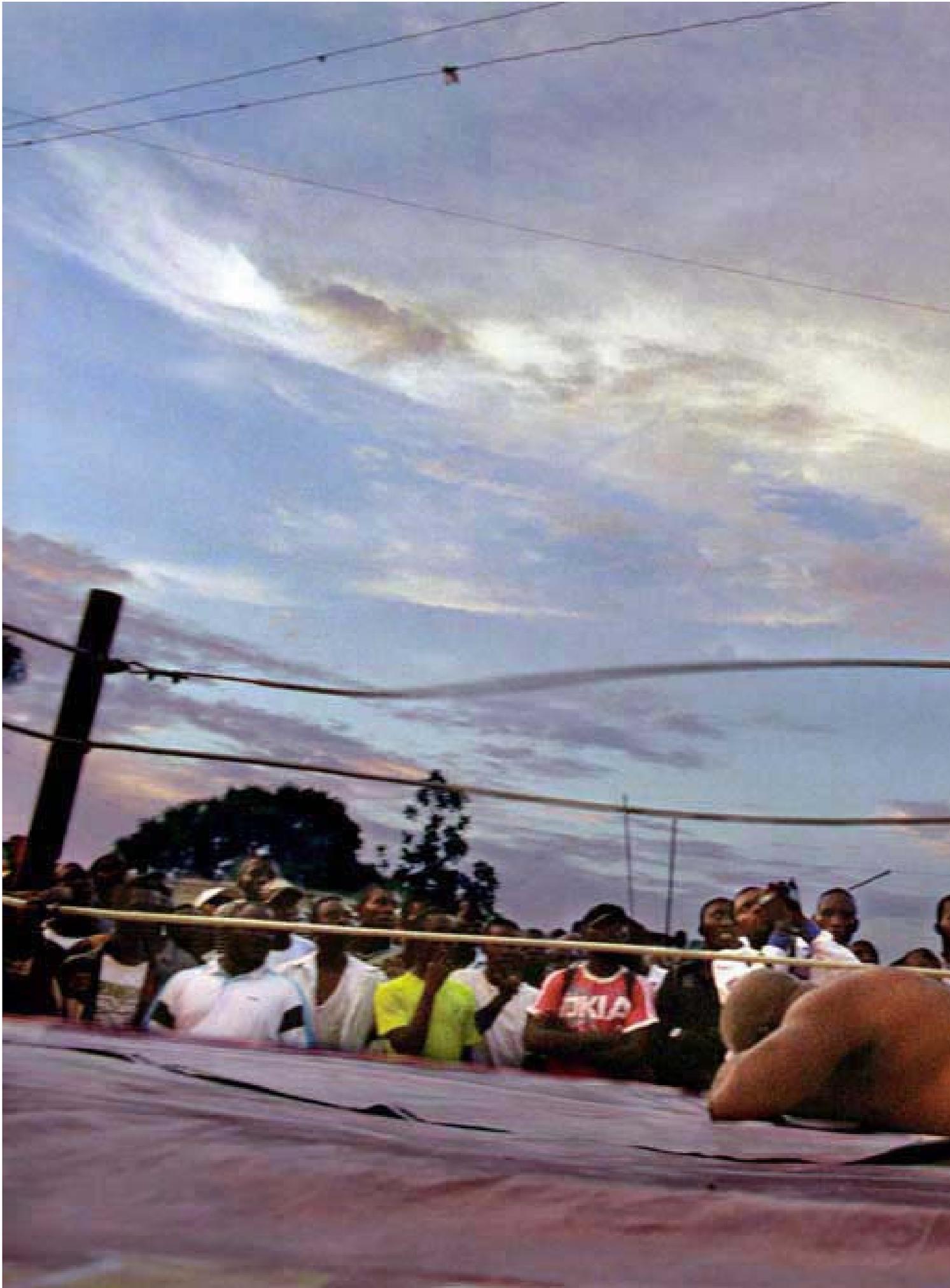
COLIN DELFOSSE





COLIN DELFOSSE





COLIN DELFOSSE





COLIN DELFOSSE

F.A : Dans « Wizard of the boxing ring », tu es très proche de tes sujets. Tu sembles faire partie de leur quotidien car tu dois être le seul blanc dans cette population. Pourtant, tu sembles effacé et les sportifs semblent comme t'oublier. Comment as-tu réussi à t'intégrer dans cette vie sociale en réussissant à faire oublier ta présence ainsi que ton appareil photo ? Quelles seraient les clefs que tu as apprises au fil de tes années d'expérience ?

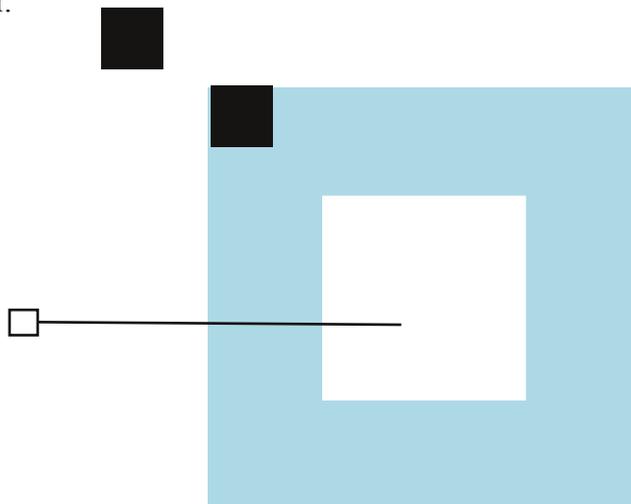
C.D : Quand on commence à connaître les gens, ils arrêtent d'être étonnés. Au bout de la quatrième fois (pour les portraits) où je travaille avec eux, c'est plus que de la confiance qui s'installe. Concernant les spectateurs, quand on

regarde un match de catch, les gens ont autre chose à faire que de regarder le blanc. Les clefs ? Prendre le temps de gagner la confiance des gens.

F.A : La série « Congolaises werstlers » semble porter en écho la série « Lucha Libre de Aqui » de ton collègue Thomas Vanden Driessche. Une première pierre dans un projet collectif pour Out Of Focus ?

C.D : Non. Celui-là c'est un hasard. Par contre Out of Focus a déjà eu des projets collectifs comme la Gécamines et la Fin des mangeurs de cuivre. Le collectif va participer à la Biennale de

Liège (autrement appelle le BIP), et dans ce cadre-
là un projet collectif est aussi en train de germer.





COLIN DELFOSSE



COLIN DELFOSSE







THOMAS FRETEUR

PHOTOGRAPHIE

T COMME FRETEUR



FANFARE | PHOTOGRAPHIE

PARTICIPANT ACTIVEMENT À LA VIE HAÏTIENNE, THOMAS FRETEUR PROFITE DE SON SÉJOUR, EN COLLABORATION AVEC UNE ONG, POUR CONSTRUIRE UN NOUVEAU REPORTAGE AUTOUR DE LA FANFARE PRÉSIDENTIELLE.

TEL BORIS VIAN, CE PHOTOGRAPHE TÉMOIGNE D'UNE RÉALITÉ OÙ SE MÉLANGE SA PASSION PHOTOGRAPHIQUE ET MUSICALE TEINTÉE DE CULTURE CRÉOLE.

LOIN DES CLICHÉS D'UN PAYS EN RECONSTRUCTION, IL PROPOSE UNE VISION CHANTANTE D'HAÏTI EN SUIVANT CES DIFFÉRENTS MUSICIENS.



F.A : La série « Fanfare » représente le fruit d'un travail complexe que tu mets en place à Haïti en parallèle de ton investissement avec Alice Smeets pour une ONG. Tu me disais justement que tu avais sué comme jamais durant ce reportage. Est-ce que tu peux nous en dire plus sur la genèse de cette série et pourquoi cela t'a-t-il semblé si compliqué à mettre en place ?

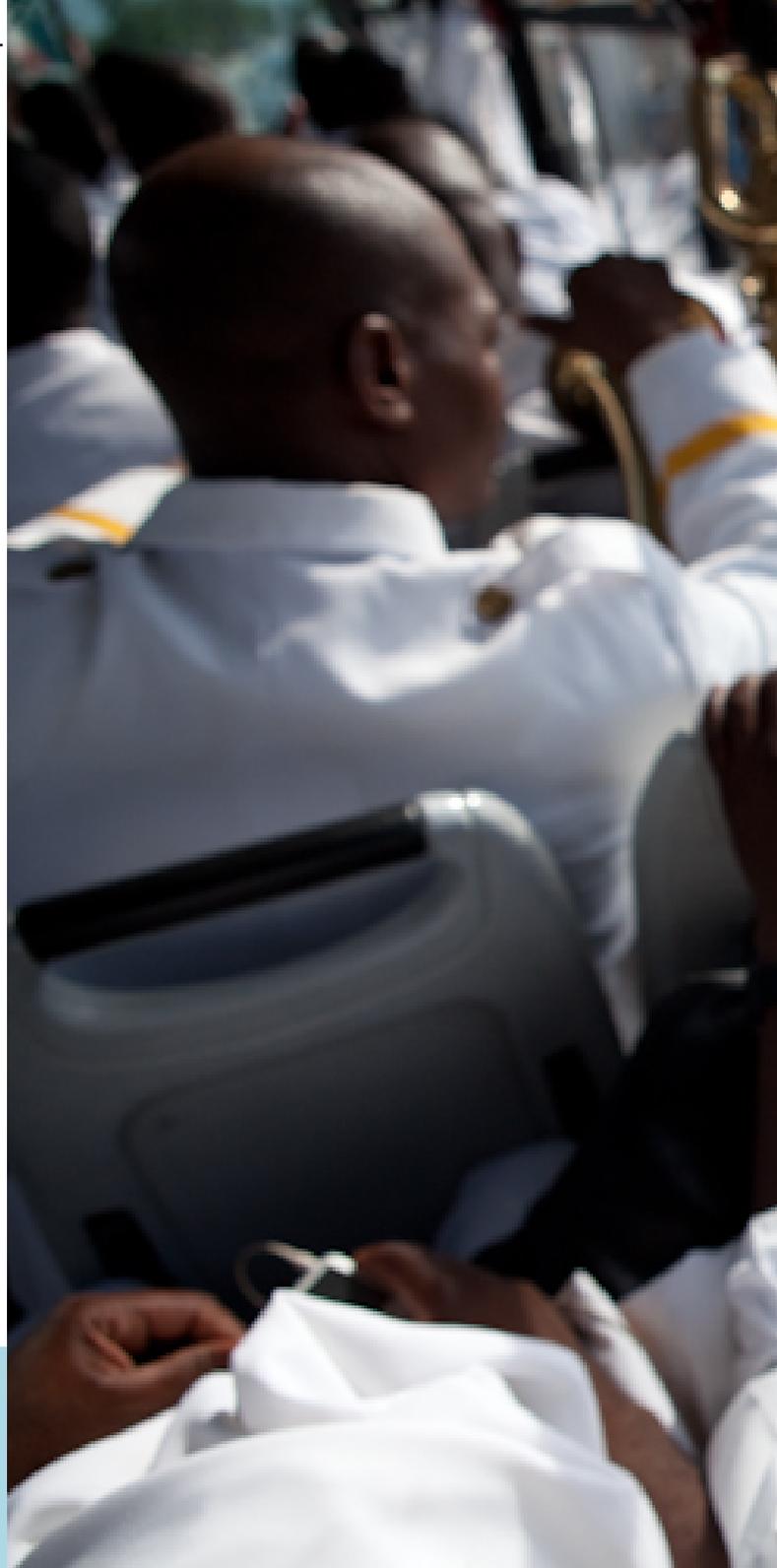
T.F : Complexe.... Je ne pense pas. Mais c'est simplement compliqué d'obtenir toutes les autorisations nécessaires pour se rendre au Palais Présidentiel à chaque shooting et de devoir légitimer également à chaque reprise mon approche photographique. Cependant, je pense qu'un tel type de démarche engendre les mêmes réactions dans un certain nombre de pays et tout spécialement si vous orientez votre regard sur une dimension de la "machine étatique". Donc, effectivement, j'ai rencontré pas mal de difficultés à lancer ce projet. Finalement, je me suis retrouvé tout ému lors de ma première levée du drapeau sur la pelouse clinquante du Palais National.

Concernant la genèse du projet, chaque matin, la fanfare du Palais accompagnée de la garde nationale arpente la pelouse du palais et s'arrête face au palais en ruine. A cet instant, tout s'arrête ! La circulation devant le palais se fige, les passants s'immobilisent et chaque instrument entame l'hymne national pendant que certains passants font le salut. C'est ce moment solennel et peu habituel devant ce palais à moitié debout qui m'a accroché et qui m'a lancé dans la réalisation de ce reportage.

F.A : Les premières ébauches de « Fanfare » jouent sur une carte plus classique du reportage. Par contre, tu m'as confié l'envie d'humaniser justement ta série. Peux-tu nous en dire plus à ce sujet et en quoi cette envie d'humanisation est-elle importante à tes yeux ?

T.F : Hormis la photographie, c'est la musique qui me prend par les tripes. En Belgique, je bosse également comme "manager" pour différents groupes de musique tel que Klezmic Zirkus. Mon affinité avec beaucoup de groupes belges (dont la fanfare assez déjantée de l'E411 "Kermesz à l'est") me permet de les approcher photographiquement avec une certaine proximité. C'est donc tout naturellement que cette fanfare du palais m'a intéressé.

"La fanfare du Palais", c'est effectivement



un travail de reportage classique auquel j'ai décidé d'ajouter une dimension plus intime au travers d'une série de portraits des musiciens de la fanfare à la maison, en uniforme avec leur instrument et dans la mesure du possible avec leur famille. Cette idée est inspirée d'un travail sur les Jecoke (mouvement musical congolais) d'un ami photographe Gwen Dubourthoumieu. D'une part, cette incursion dans leur vie personnelle me donne l'opportunité d'aller au-delà du prestige de l'uniforme et d'autre part, de passer un certain temps avec eux au sein de leur environnement respectif.



F.A : Ton travail global semble se centrer sur l'humain principalement. Entre « Palestinians, « MST » et maintenant « Fanfare », tu sembles explorer différentes facettes d'une certaine humanité. Comment est née cette envie de témoigner sur tes congénères avec un appareil photo ?

T.F : Disons que je suis un grand sentimental... C'est vrai ! Enfant et ado, la télé trônait au milieu du salon, je regardais fréquemment les séquences "No Comment" sur Euronews. Cela m'arrachait souvent quelques larmes ! J'ai vite pris goût au voyage grâce à mes parents (et leurs nombreux déménagements

respectifs) et à la famille qui habitait en Afrique. Bref, l'être humain et sa manière de faire face à la réalité m'a toujours interloqué.



Le projet " Palestinians" est la continuation d'un travail multimédia entamé à l'université sur le cirque contemporain mais c'est également quelque part ma perception du quotidien palestinien au travers de l'utilisation de l'art circassien. Tout comme pour "MST", Mouvement des Sans-Terre, ce fut aussi un accompagnement photographique de ces paysans sans-terre au quotidien..









F.A : Pour de nombreux débutants, mettre en oeuvre une série semble bien difficile. Pourrais-tu partager un peu ton expérience avec nous à ce sujet ? Quelles sont les éléments que tu mets en place entre ton idée et sa réalisation ?

T.F : L'édition... c'est ma bête noire ! J'ai un certain mal à sélectionner les images qu'il me faut pour raconter une histoire. Je m'attache trop à certaines images, il devient alors parfois difficile d'évincer au nom de l'information et de la narration. Donc, pour parer à cette "fatalité", vive le collectif ! Je montre une sélection de mes images à mes collègues, on critique, on re-sélectionne ensemble. Cependant, avec l'expérience, avant de partir faire les photos, j'essaie progressivement de dessiner les contours de mon histoire ou du moins le fil rouge des images nécessaires à la narration. Et la veille,



THOMAS FRETEUR

Carrefour-Feuille en août dernier et se terminera en janvier 2012 via une exposition. Outre les cours "théoriques" (histoire de la photo, technique, lightroom, etc.), on focalise notre approche méthodologique sur la pratique au travers d'une multitude d'exercices photos. Cette dimension pédagogique est appuyée par l'intervention fréquente de photographes professionnels tels que Nicole Wolf (US), Paolo Woods (It), Klaus Bo Christensens (Dan), Wyatt Gallery (Us), Olivier Laban-Mattei (Fr) et d'autres à venir.

Le fait de séjourner en Haïti pendant six mois dans le cadre de ce projet me donne du recul par rapport à ma démarche photographique et cela me permet bien sûr d'aborder différents sujets photographiques afin de comprendre peu à peu la réalité haïtienne.

au bord du sommeil, je réfléchis à ce dont j'aurai besoin bien que dans la réalité, tout se passe différemment !

F.A : Tu travailles en ce moment avec Alice Smeets dans un projet sur le long terme à Haïti. Qu'en est-t-il exactement et en quoi cela peut-il aider ta démarche de photographe au quotidien ?

T.F : "Eyes on Haiti", c'est un workshop photo de 6 mois au travers duquel on forme vingt jeunes haïtiens à la photographie de reportage, de portrait et contemporaine.

Avec Alice Smeets, Dorine Van Ophalvens, Frédéric Biegmann et bien d'autres encore, nous coordonnons ce projet photographique qui a démarré à Port-au-Prince dans le quartier





THOMAS FRETEUR



PHOTOGRAPH 3

A COMME SMEETS



REPENSER L'HABITAT | PHOTOGRAPHE

PLUS QU'UN REPORTAGE, ALICE SMEETS CONSTRUIT UNE OEUVRE AUTOUR D'HAÏTI. SES NOMBREUX REPORTAGES COMMENCENT À TÉMOIGNER D'UN AMOUR ET D'UNE SENSIBILITÉ PROFONDE POUR CE PAYS.

UTILISANT LA RECONSTRUCTION NATIONALE, ELLE ÉLABORE UNE RÉFLEXION AUTOUR DE L'HABITAT. QUELLE EST SA SIGNIFICATION ? EST-CE UN PÔLE DE SÉCURITÉ ? ET S'IL VOUS ÉTAIT RETIRÉ, QUE FERIEZ-VOUS ?

C'EST AUTOUR DE CES QUELQUES QUESTIONS QU'ALICE SMEETS EN PROFITE POUR JOUER LA CARTE DE LA SENSIBILISATION AUTOUR D'UNE ACTUALITÉ TROP VITE BANALISÉE ET OUBLIÉE MAIS QUI RESTE ENCORE UN DES ENJEUX D'HAÏTI APRÈS LA GRANDE CATASTROPHE TERRESTRE QU'A SUBI CE PAYS.

EMANISE GUERRIER, 36 ANS. ELLE ÉTAIT CHEZ ELLE AU MOMENT DU SÉISME. SA MAISON NE S'EST PAS ÉCROULÉE, MAIS ELLE N'ARRIVE PLUS À DORMIR ENTRE SES QUATRE MURS TANT ELLE A PEUR ET EST ANGOISSÉE. A L'HEURE ACTUELLE, ELLE VIT SOUS UNE TENTE DANS LE CAMP DE RÉFUGIÉS DE LA CITÉ DU SOLEIL. ELLE REÇOIT DES PORTIONS DE NOURRITURE TOUS LES QUELQUES JOURS DE LA PART D'ORGANISATIONS CARITATIVES COMME MÉDECINS SANS FRONTIÈRES, L'UNICEF OU L'AVSI (ASSOCIATION OF VOLUNTEERS IN INTERNATIONAL SERVICE) / ALICE SMEETS



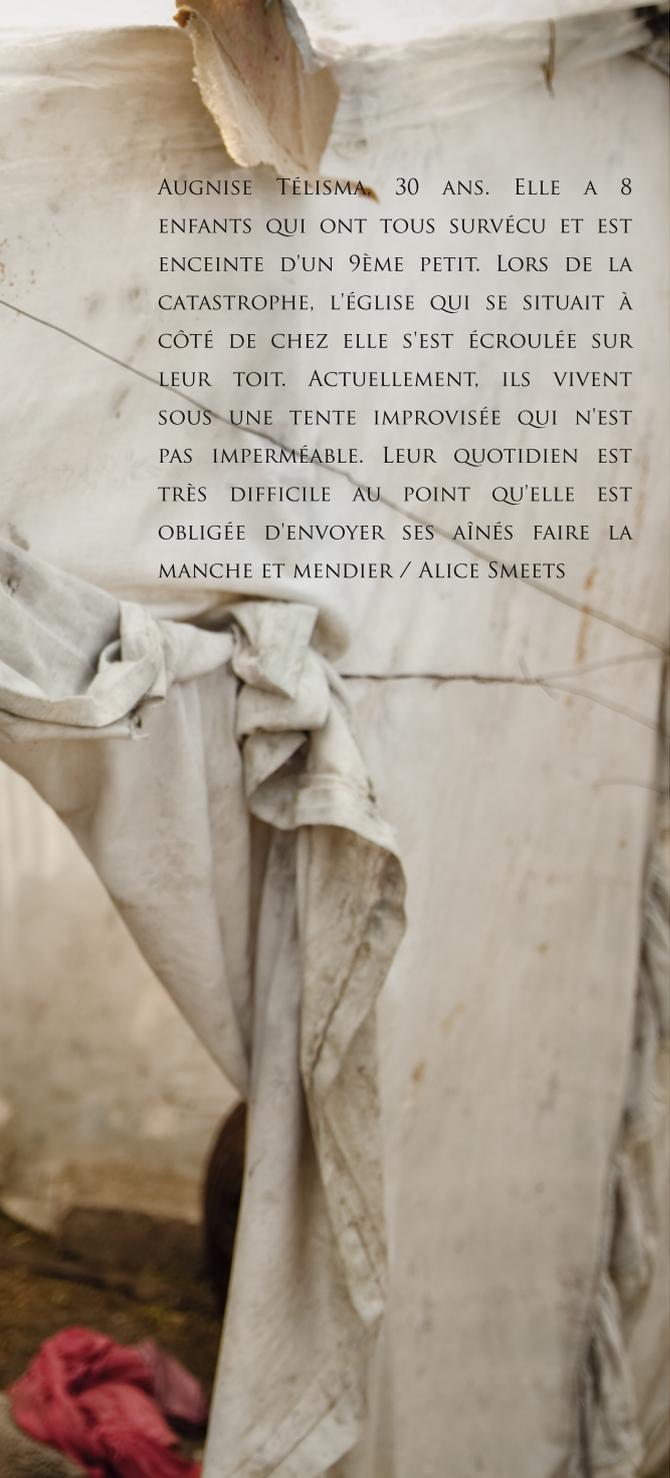
F.A : La catastrophe due à un tremblement de terre a été très médiatisée à Haïti durant plusieurs mois. Maintenant, les médias ont déjà oublié que la reconstruction est encore à réaliser. Ta série va plus loin que cela car elle témoigne de ce besoin d'exister où l'intimité avec les habitants est criante d'humanité. Pourquoi as-tu voulu témoigner sur la vie de ces habitants ? En quoi ce besoin de témoignage sert-il ta démarche de départ ? La genèse de ce projet a dû de te demander beaucoup de sacrifices, comment as-tu géré cela au départ ?

A.S : Après le tremblement de terre, beaucoup des gens ont perdu leurs maisons. Cela me posait des questions sur l'habitat. Que signifie-t-il pour moi et pour les autres ? Est-ce un lieu où vous vous sentez bien, c'est-à-dire confortable et

en sécurité ? Est-il synonyme d'un espace bienveillant, lieu de la famille et de l'amitié ? Imaginez-vous si, soudain, il vous était retiré...

Que feriez-vous si, un jour, vous perdiez tous vos amis, certains membres de votre famille et votre maison ? C'est ce à quoi fait face le peuple haïtien aujourd'hui.

Depuis quelques temps déjà, des milliers d'entre eux vivent dans des camps de réfugiés sous des tentes ou dans des cahutes qu'ils ont construites avec les moyens du bord : patchwork de couvertures, de poutres de bois et de tôles rouillées. Ces réfugiés n'ont pas de travail. Ils dépendent totalement d'une aide internationale trop éparse qui



AUGNISE TÉLISMA, 30 ANS. ELLE A 8 ENFANTS QUI ONT TOUS SURVÉCU ET EST ENCEINTE D'UN 9ÈME PETIT. LORS DE LA CATASTROPHE, L'ÉGLISE QUI SE SITUAIT À CÔTÉ DE CHEZ ELLE S'EST ÉCROULÉE SUR LEUR TOIT. ACTUELLEMENT, ILS VIVENT SOUS UNE TENTE IMPROVISÉE QUI N'EST PAS IMPERMÉABLE. LEUR QUOTIDIEN EST TRÈS DIFFICILE AU POINT QU'ELLE EST OBLIGÉE D'ENVOYER SES AÎNÉS FAIRE LA MANCHE ET MENDIER / ALICE SMEETS

n'arrive qu'au compte-goutte. Ils sont trop nombreux. La plupart d'entre eux a perdu des amis proches et des membres de leur famille.

Etant donné qu'ils n'ont pas d'autres endroits où aller, ils ne peuvent qu'accepter le fait que ce cadre de vie s'apparente à leur nouvel maison. C'est ici qu'il doivent, dès lors, habiter. La série s'appelle "repenser l'habiter". !

F.A : L'intimité et la confiance que dégagent les sujets sont l'une des clefs de ta démarche. Comment as-tu réussi à t'insérer dans la vie de ces gens ? Comment as-tu construit ce lien intime entre vous ? La confiance se construit sur le long terme, comment as-tu réussi à la mettre en place et à la faire

transpirer dans tes images ?

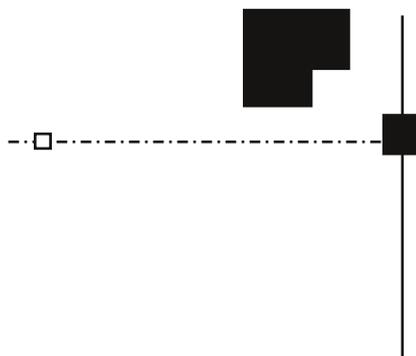
A.S : Je visite Haïti depuis 2007 chaque année. Je connais la culture ainsi que les gens. Les haïtiens sont des personnes qui donnent de confiance très vite, surtout à des personnes de peau blanche et encore plus, si la personne se débrouille un peu dans leur langue, le créole. Ce n'était pas difficile de trouver des personnes qui ont accepté de montrer leur réalité et de m'expliquer leur histoire.

F.A : La force de tes images est accentuée par les différents témoignages écrits qui illustrent tes clichés. Les légendes semblent mettre l'accent sur leur vie avant, pendant et après le tremblement de terre. Plus qu'une simple photographie, c'est un véritable récit de vie que tu mets en avant. Comment as-tu mûri la genèse de ce travail ? Etais-ce un choix originel et pourquoi avoir voulu mettre en avant cet aspect « carnet de vie » ?

A.S : Les portraits n'expliquaient pas assez les choses que les gens ont expérimentées pendant le tremblement de terre. Sans les textes il manquerait beaucoup d'informations. Quand les mots nous livrent des informations, les photos montrent des émotions et des sentiments - les deux combinés, vont créer une histoire qui est bien supérieure lorsque l'on sépare les deux parties.

F.A : Travailler dans des situations comme celles-ci demande des sacrifices au quotidien. En plus de ceux-ci, tu y fais sûrement des rencontres formidables. Que peux-tu nous dire sur la vie que tu mènes à Haïti ? Je sais également que tu as mis en place un projet photo avec Thomas Freteur avec la population dans le cadre d'une ONG. Peux-tu nous en dire plus à ce sujet ?

A.S : Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui n'a pas été ému par les beaux paysages, des rues colorées et la richesse de la culture d'Haïti. Par ailleurs, je n'ai aussi jamais rencontré quelqu'un qui n'a pas été choqué par sa pauvreté. Haïti est pleine de contrastes et de complexité. Plusieurs fois, j'ai entendu des personnes dire: "vous pouvez passer des années en Haïti et ne pas en comprendre la globalité."

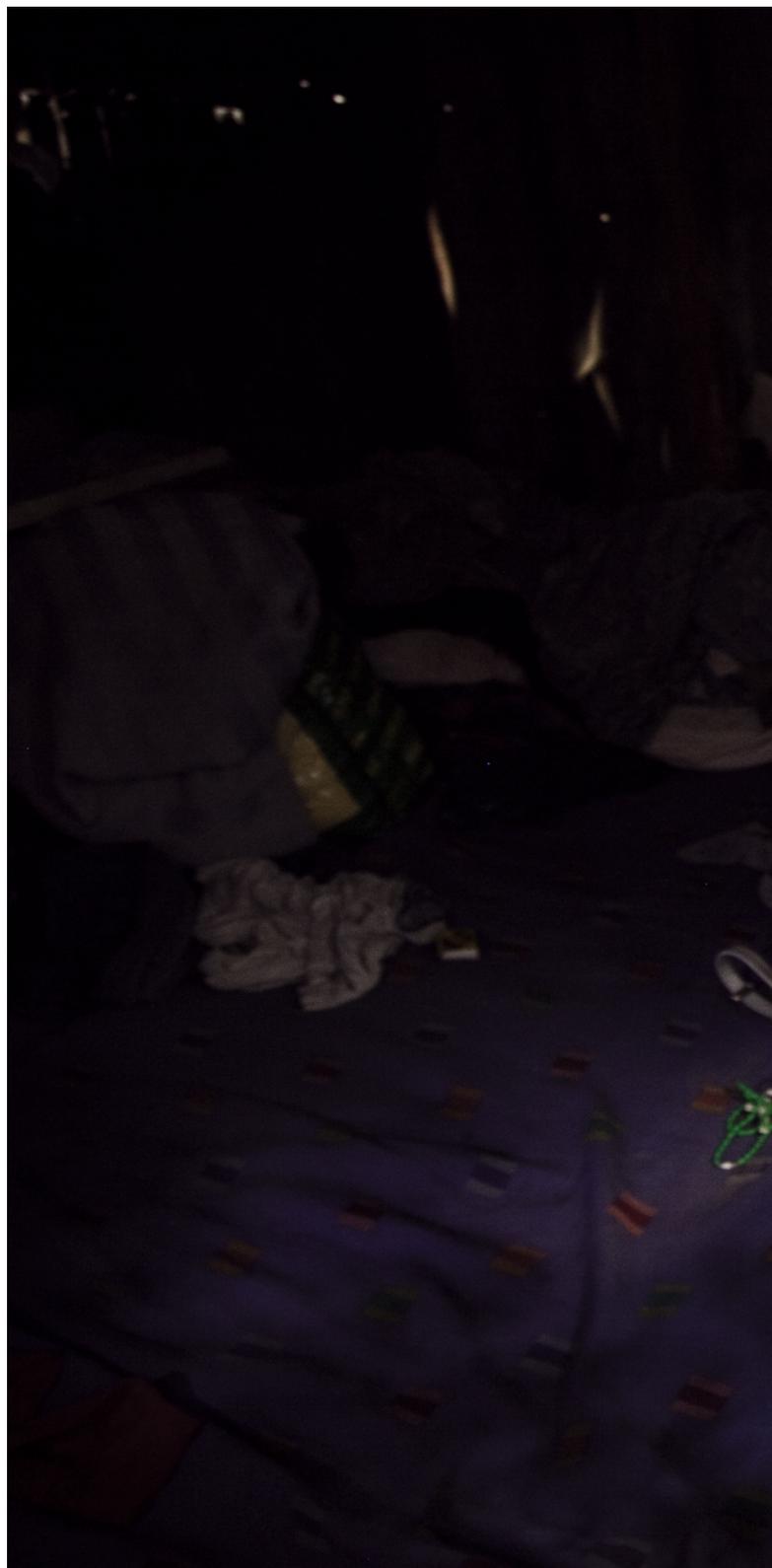


J'ai visité Haïti pour la première fois en 2007 et j'étais directement fasciné par ce pays. Les gens, la culture, la vie m'ont touchée et ne m'ont jamais lâchée. Actuellement, j'y suis retournée plus de onze fois durant une période dépassant le mois.

L'association « Viv Timoun » a été créée en février 2010, à ma propre initiative. L'objectif manifeste des huit jeunes membres de "Viv Timoun" est de favoriser l'aide au développement à travers des projets efficaces, durables en Haïti et au Bénin. Notre ligne directrice est d'aider à atteindre la durabilité. Aujourd'hui, l'ASBL « Viv Timoun » est en train d'organiser un atelier photo pour 20 jeunes Haïtiens entre 16 et 30 ans qui a commencé au mois d'Août et qui se déroulera sur une période de six mois à Port au Prince en Haïti. Nous sommes un groupe de 5 personnes. Thomas et moi sommes ici pour enseigner la photographie.

F.A : Après ce sujet, dans quelle direction aimerais-tu te recentrer ? Quel sujet mûris-tu en ce moment au fond de ton désir journaliste et photographique ?

A.S : La série a été réalisée l'année passée. Depuis, j'ai travaillé sur plusieurs projets comme les conditions de travail des travailleurs Haïtiens en République Dominicaine, l'esclavage des enfants en Haïti et pour le moment, je travaille sur un projet qui montre le côté plus jolie et riche d'Haïti.





YOLÈNE DÉRANÉ, 10 ANS. AVANT LA CATASTROPHE, ELLE VIVAIT DANS UN APPARTEMENT DE DEUX CHAMBRES AVEC 4 MEMBRES DE SA FAMILLE. ILS TENAIENT UNE PETITE ÉPICERIE SITUÉE AU REZ-DE-CHAUSSÉ DE LEUR IMMEUBLE QUI LEUR PERMETTAIT D'AVOIR UN TRAIN DE VIE DÉCENT. LORS DU TREMBLEMENT DE TERRE, YOLÈNE RENTRAIT CHEZ ELLE, DE RETOUR DE L'ÉCOLE. L'IMMEUBLE DE LA FAMILLE S'EST ALORS EFFONDRE COMPLÈTEMENT ET ILS NE PURENT SAUVER QU'ASIMMENT AUCUNE MARCHANDISE DE L'ÉPICERIE. ILS VIVENT AUJOURD'HUI DANS UN CABANON OÙ ILS DORMENT TOUS ENSEMBLE SUR LE MÊME MATELAS. LEUR SURVIE DÉPEND DE LA VENTE DES QUELQUES STOCKS QU'ILS ONT PU RÉCUPÉRER ENTRE LES DÉBRIS / ALICE SMEETS







CHRISTELLE DORALUS, 5 ANS. ELLE
VIT AVEC SON PAPA DANS UN ABRI
IMPROVISÉ DANS LE CAMP DE
RÉFUGIÉS DE L'ÉCOLE P. BASILE
MOREAU À CARREFOUR. SA
MAMAN EST DÉCÉDÉE DURANT LA
CATASTROPHE ALORS QUE
CHRISTELLE, SEULE À LA MAISON,
N'A PAS ÉTÉ BLESSÉE PAR
L'EFFONDREMENT DU TOIT /
ALICE SMEETS





SÉBASTIEN, 16 ANS. IL VIVAIT AVEC LES 5 MEMBRES DE SA FAMILLE DANS UN APPARTEMENT D'UNE CHAMBRE DANS LE QUARTIER DE MUSSEAU. QUAND LA TERRE SE MIT À TREMBLER, IL SE TROUVAIT À L'INTÉRIEUR ET EUT TOUT JUSTE LE TEMPS DE COURIR DANS LA RUE D'OÙ IL ASSISTA À L'EFFONDREMENT DE SON IMMEUBLE. AUCUN DE SES PROCHES N'EST DÉCÉDÉ, MAIS CERTAINS DE SES MEILLEURS AMIS ONT PERDU LA VIE. PEU AVANT LA CATASTROPHE, SON PÈRE, OUVRIER, TRAVAILLAIT SUR LE CHANTIER D'UNE MAISON EN CONSTRUCTION. LA FAMILLE DE SÉBASTIEN VIT DÉSORMAIS EN FACE DE CELLE-CI SOUS UNE TENTE DE FORTUNE / ALICE SMEETS

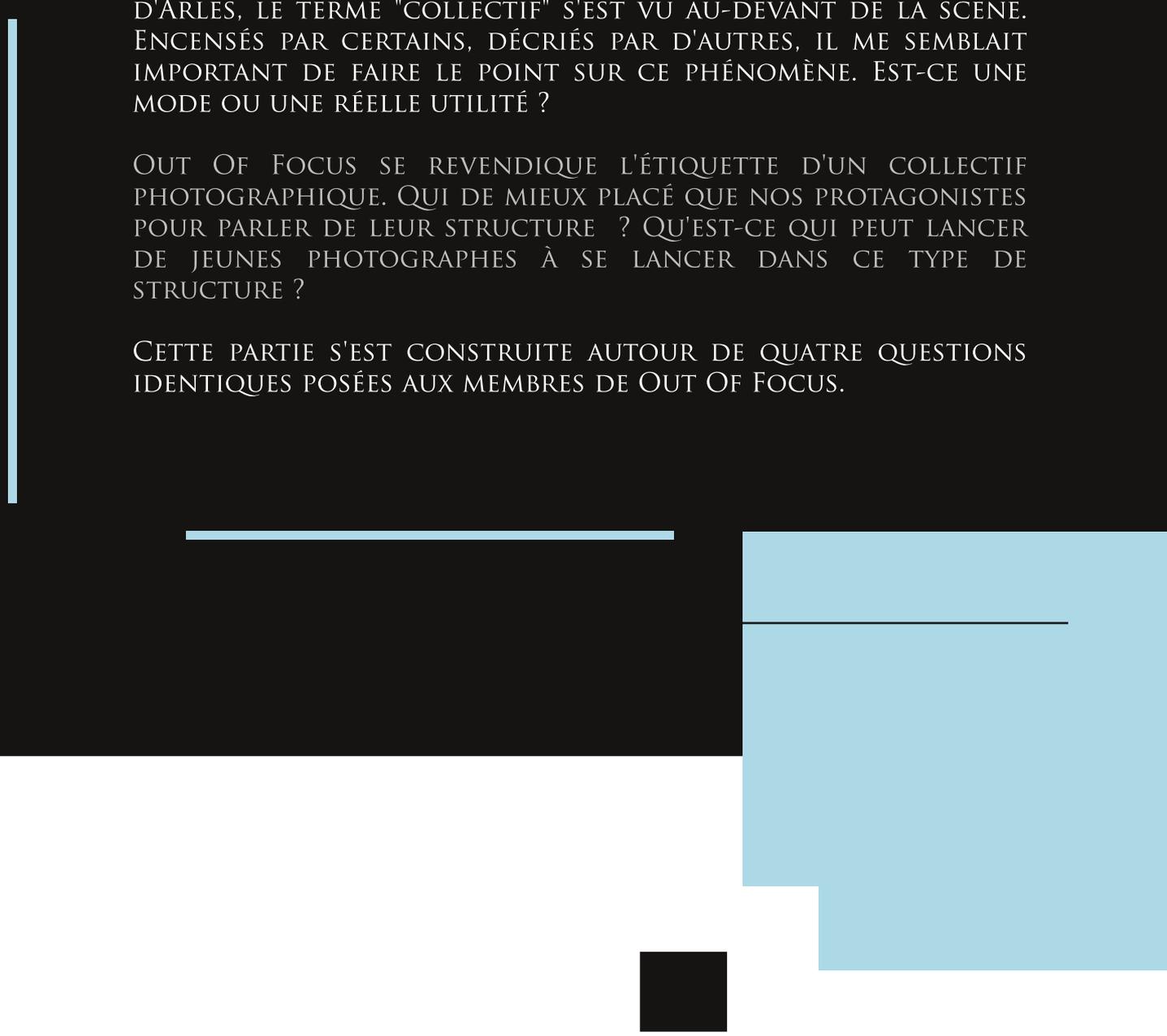


LE COLLECTIF OUT OF FOCUS | ZOOM

AVEC L'ANNIVERSAIRE DES 10 ANS DU COLLECTIF PHOTOGRAPHIQUE "TENDANCE FLOUE" AUX RENCONTRES PHOTOS D'ARLES, LE TERME "COLLECTIF" S'EST VU AU-DEVANT DE LA SCÈNE. ENCENSÉS PAR CERTAINS, DÉCRIÉS PAR D'AUTRES, IL ME SEMBLAIT IMPORTANT DE FAIRE LE POINT SUR CE PHÉNOMÈNE. EST-CE UNE MODE OU UNE RÉELLE UTILITÉ ?

OUT OF FOCUS SE REVENDIQUE L'ÉTIQUETTE D'UN COLLECTIF PHOTOGRAPHIQUE. QUI DE MIEUX PLACÉ QUE NOS PROTAGONISTES POUR PARLER DE LEUR STRUCTURE ? QU'EST-CE QUI PEUT LANCER DE JEUNES PHOTOGRAPHES À SE LANCER DANS CE TYPE DE STRUCTURE ?

CETTE PARTIE S'EST CONSTRUITE AUTOUR DE QUATRE QUESTIONS IDENTIQUES POSÉES AUX MEMBRES DE OUT OF FOCUS.



F.A : Depuis quelques années, et avec l'anniversaire de Tendance Floue, les collectifs prennent de plus en plus le devant de la scène pour de multiples raisons. Pourquoi avoir voulu rejoindre un collectif et en quoi cela est-il enrichissant mais aussi un pilier pour ton métier de photographe ?

Thomas Vanden Driessche : Il est de plus en plus difficile à l'heure actuelle de vivre de la photographie. Obtenir un minimum de reconnaissance pour son travail d'auteur est également une chose de moins en moins aisée. L'union fait la force, ça ne fait aucun doute. Out Of Focus s'est construit ces dernières années une très bonne réputation dans le petit monde de la photographie documentaire.

J'ai pu réellement me rendre compte de l'avantage de l'esprit de « meute » lors du festival Visa pour l'Image à Perpignan. Si je m'y étais rendu seul, j'aurais passé mon temps à regarder gentiment toutes les expositions sans établir le moindre contact intéressant. Le nom d'Out Of Focus permet d'ouvrir plus facilement des portes.

C'était, si je ne me trompe pas, la 7e fois que OOF était présent au festival. En groupe, on avait mis en place toute une stratégie. Quelques contacts clés pris en amont, l'activation du « network » sur place, hypersocialisation aux petites heures pour chopper les éditeurs photos semblant les plus intouchables. National Geographic, New York Times, 6 mois, Polka Magazine, Le Monde... Les rendez-vous n'ont pas arrêté de s'enchaîner. Le fait de se présenter sous forme de collectif donne plus de profondeur à notre travail et renforce notre force de frappe, ça ne fait aucun doute.

Thomas Freteur : C'est une histoire simple... A la fin de notre cursus universitaire, Pauline, Colin et moi-même, nous nous sommes rendus compte de nos affinités communes pour la photographie documentaire. Afin de ne pas trop nous disperser et de fusionner les énergies respectives, nous avons décidé de créer Out Of Focus sous forme d'asbl (association). On était jeune, ambitieux, avide de terres inconnues. Maintenant, on continue, on est moins jeune et toujours avide de terres inconnues !



Je me sens aujourd'hui plus passionné qu'ambitieux et je continue de parcourir le monde. C'est ce que chaque membre du collectif fait à sa manière je pense.

Les 5 facettes du collectif me permettent d'avoir un autre regard sur le monde. J'apprécie vraiment la méthode de chacun. Elle m'enrichit et me permet aussi de prendre du recul par rapport à mon approche photographique. De plus, nous sommes cinq caractères assez forts, du coup, cela donne par moment une dynamique assez impressionnante au collectif.

Je ne dis pas que tout va toujours bien, nous avons fréquemment quelques soucis au niveau communicationnel étant donné que nous sommes fort dispersés (Le Caire, Port-au-Prince, Almaty, Bruxelles, etc.), que certains cumulent en plus de leur travail photo d'autres jobs, que certains membres sont plus pro-actifs au niveau de la diffusion que d'autres... Mais au bout du compte, on apprend à jongler avec tout cela et on avance à notre rythme.



Alice Smeets : Faire partie d'un collectif me donne le sentiment de ne pas être seule. On peut toujours demander de l'aide et du support, surtout la critique des autres. Souvent, c'est difficile d'être objectif avec ses propres photos. Les membres du collectif s'aident entre eux pour faire les sélections, donner les contacts, exposer ensemble et partager des informations importantes.

Colin Delfosse : Je ne l'ai pas rejoint, mais fondé avec Pauline Beugnies, Thomas Freteur et Aurélie Grimberghs. Entre temps, Alice Smeets nous a rejoint et Aurélie est partie. Ensuite est venu Thomas Vanden Driessche. Ce n'est pas un pilier forcément, c'est surtout enrichissant car cela permet de partager son expérience intensivement.

Pauline Beugnies : Je crois honnêtement que sans Out Of Focus, j'aurais laissé tomber. Les premières années ont été compliquées et le fait d'être en groupe permet de surmonter ces difficultés. Le collectif a été le moyen, au départ, de montrer notre travail qui serait resté dans les tiroirs. Alice Smeets a été un réel coup de fouet quand elle nous a rejoint, elle connaissait beaucoup mieux le monde professionnel et nous avons beaucoup appris ensemble, simplement à vendre nos boulots par exemple. Le dernier arrivé Thomas Vanden Driessche a également relancé la dynamique collective avec de nouvelles attentes... C'est aussi une manière pour nous de se remettre en question, de repenser au pourquoi nous travaillons ensemble.



F.A : Comment définirais-tu « Out Of Focus » ? Quelles sont les forces de ce collectif ?

Thomas Vanden Driessche : Je dirais qu'Out Of Focus, c'est avant tout une bande de potes passionnés de photographie avec tous les avantages et les inconvénients que cela peut représenter. La vraie richesse de ce collectif, c'est à mes yeux la qualité et la diversité des regards. On va tous dans la même direction, à savoir qu'on veut raconter des histoires fortes sur la longueur avec un vrai parti pris visuel. Certains d'entre nous ont une approche plus anglo-saxonne, plus photojournalistique, d'autres s'inscrivent plus dans la tendance « nouvelle photographie documentaire à la française ». Cela me plaît énormément cette diversité des regards. En photographie, il n'y a pas une vérité, mais bien des subjectivités qui tentent de rendre au mieux toute la dimension et la complexité du sujet traité.

Thomas Freteur : Humanité, curiosité, créativité, acharnement et ubiquité. Cinq mots qui représentent probablement les singularités actuelles du collectif.

Comme dans toute équipe bien constituée, on est tous né dans des lieux différents, on a tous grandi au sein de milieux sociaux différents et on s'est rejoint progressivement grâce à la photographie.

Ensuite, même si chaque membre du collectif a sa propre vision du monde, son énergie, on se complète et on s'adapte.

Colin Delfosse : Out of Focus est un collectif à vision internationale, aux sujets forts qui abordent des questions à dimension sociale, politique et environnementale. Enfin, c'est un collectif qui ne s'adresse pas à des médias uniquement belges.

Les forces : Des personnalités fortes aux approches différentes mais avec des intérêts profondément similaires.

Pauline Beugnies : Une structure d'échange, de coopération et de soutien. Je sais que je peux compter sur le collectif. C'est un métier difficile, solitaire, très compétitif, c'est reposant

d'être dans une telle structure.

Notre force : nos différences, divergences, nous sommes différents dans nos styles, intérêts, compétences ce qui nous rend complémentaires, et plus efficaces ensemble. Ce que je n'ai pas, je le trouverai chez un d'entre nous. Mais bien entendu, nos différences se retrouvent autour d'une conviction profonde de l'importance de la photographie documentaire ainsi que de partager nos histoires à tout prix. Si les magazines n'en veulent pas, nous organisons des expos de rue par exemple.



Thomas Vanden Driessche : C'est vrai, mis à part le projet « Mangeurs de Cuivre » où Pauline et Colin ont travaillé main dans la main en 2005. Aucun autre réel projet collectif n'a émergé à l'heure actuelle. Il faut dire que nous ne sommes pas vraiment gâtés en Belgique au niveau de la presse papier (petit tirage et donc petits moyens financiers). Bien souvent, les collectifs que tu cites un peu plus haut ont pu bénéficier du soutien de grands organes de presse leur donnant la place suffisante dans leur page pour présenter ces projets d'une réelle ampleur. Il n'est déjà pas facile de vendre une histoire isolée.

C'est encore plus difficile lorsqu'une thématique est traitée en profondeur par un ensemble de personne. La Belgique regorge de grands photographes documentaires, mais la plupart sont passés dans de grandes agences internationales. Ce n'est pas pour rien qu'il y a aussi peu de collectif de photographes en Belgique. La presse écrite ne semble pas vouloir lier des partenariats sur la durée avec ce type de structure comme cela peut être le cas en France.

Une autre particularité d'Out Of Focus est sa dimension très internationale. Pauline est au Caire depuis trois ans, Colin fait des aller retour très régulier en Asie Centrale et en RDC, Alice est quasiment basée en Haïti. Pas évident de monter des projets collectifs quand on n'est pas sur le même terrain.

Thomas Freteur : Collectif, pour ma part, oui ! On lance des idées, on propose chacun des projets, ensuite on décide (par mail, skype, facebook, téléphone,...) collectivement comment/qui/quoi/pourquoi/etc.

Lors d'expositions, on bosse, dans la mesure du possible, ensemble vu qu'on est souvent en vadrouille. Et concernant des commandes, si l'un ne peut assurer un reportage ou un atelier, on essaie de brancher l'autre.

Cela fait aussi partie des responsabilités de tout un chacun au sein d'un collectif. Par contre, il

est vrai qu'au niveau des projets photos collectifs, on n'a pas encore lancé la machine mais on y pense souvent. Il n'est déjà pas facile de trouver son propre chemin, bien que Pauline et Colin l'aient déjà fait à deux mais à 5, cela n'est pas évident.

Colin Delfosse : C'est plus un regroupement, bien que des choses communes se font. Les avantages sont la diversité des sujets et un réseau de plus en plus large.

Pauline Beugnies : Nous sommes un collectif, car nous mettons notre travail, nos ressources en commun. Nous avons des projets de diffusion, d'exposition en commun.



F.A : « Out Of Focus » est présenté comme un collectif photographique. Par contre, vous vous différenciez en ne présentant que très peu de projets en commun. Êtes-vous plus un regroupement au final ? Quels sont les avantages de ce type de structure à ton avis ?



F.A : Après des expositions temporaires, des participations à de grands événements photographiques, comment vois-tu l'avenir de « Out Of Focus » ?

Thomas Vanden Driessche : En 2012, le collectif dans son ensemble sera normalement représenté par la coopérative de photographes française Picturetank qui nous permettra de diffuser beaucoup plus facilement nos reportages à l'international.

En discutant avec eux à Perpignan cette année, ils nous poussaient à travailler collectivement sur la Belgique. Il y a à leurs yeux une véritable demande de certains grands médias pour ce type de travail. On va y arriver. Out Of Focus ne s'est pas construit autour d'un grand projet photographique collectif fondateur. Cela viendra peut-être avec sa maturité.

On a des projets plein la tête pour gagner de la visibilité et de la notoriété. Un nouveau site web vient d'être mis en ligne, un magazine papier est en préparation, un projet collectif dans le cadre de la biennale internationale de la photographie et des arts visuels de Liège est lancé. Après, le défi est de pouvoir trouver le temps de renforcer cette structure et de garantir rapidement nos revenus découlant de notre production photographique pour éviter « la fuite des cerveaux ».

Thomas Freteur : L'année passée, j'avais effectué certaines démarches afin de créer un emploi au sein du collectif. Ce poste (que j'aurais souhaité occuper dans un premier temps) aurait permis d'engager quelqu'un pour s'occuper des formalités administratives, de la communication, diffusion,... Mais les résultats financiers du collectif sont tels qu'il est simplement impossible d'envisager cela et les aides institutionnelles envisagées dans ce cadre sont de plus en plus restreintes suite à l'absence de gouvernement. Donc, dans le futur, cela pourrait être une option fortement souhaitée afin de réduire les heures accrochées à l'écran.

Out of focus à l'avenir, cela serait dans le meilleur des mondes, plein de petits photographes juniors : Beugnies, Delfosse, Van Den Driessche et Freteur parcourant le monde avec leur appareil



KODAK

52

KODAK 400TX

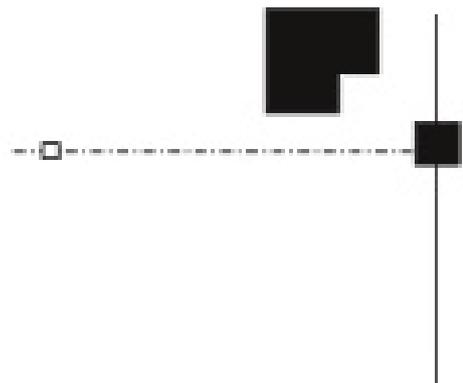


Plus concrètement, J'aimerais vraiment que l'on continue à exploiter l'espace public (sur les murs des bâtiments publics, les grilles des palais, les vitrines des magasins, dans les parcs publiques, les bus de la TEC,...) afin de montrer la beauté et l'étrangeté de nos contemporains. Depuis le début, on est tous convaincu de l'importance de montrer au plus grand nombre les histoires de ce monde.

Alice Smeets : Commencer des projets communs, exposer plus ensemble et trouver des moyens plus originaux pour diffuser nos photos à un public plus large.

Colin Delfosse : Avec l'arrivée de Thomas Vanden Driessche, une nouvelle dynamique s'est

installée avec de nouveaux projets. Bien qu'il y ait beaucoup de projets individuels, le collectif reste ce noyau vers lequel on se tourne toujours. Nous évoluons et l'avenir est positif !



LE COLLECTIF « LA PETITE SOCIÉTÉ »
À LA GALERIE DES ÉDITIONS

Magazine photographique
Focale Alternative





MARIANA AGUILAR | LA RUBRIQUE



LA PHOTOGRAPHIE ET LA LITTÉRATURE ONT TOUJOURS ÉTÉ PRÉSENTES DANS MA VIE, MON PREMIER APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE ÉTAIT UN KODAK INSTAMATIC QUE MA MÈRE M'A OFFERT ET QUE JE CONSERVE ENCORE PRÉCIEUSEMENT.

MA VRAIE PASSION PAR LA PHOTOGRAPHIE A COMMENCÉ IL Y UN PEU PLUS DE QUATRE ANS, QUAND J'AI IMMIGRÉ EN FRANCE. AU DÉBUT C'ÉTAIT JUSTE UNE PRATIQUE RÉGULIÈRE DE LA PHOTOGRAPHIE MAIS PROGRESSIVEMENT J'AI COMMENCÉ À M'INTÉRESSER AUX GRANDS PHOTOGRAPHES ET À LA PHOTOGRAPHIE EN GÉNÉRAL.

AUJOURD'HUI, APRÈS AVOIR RÉALISÉ DEUX TRAVAUX THÉORIQUES SUR L'AGENCE MAGNUM, JE M'INTÉRESSE À L'ACTUALITÉ PHOTOGRAPHIQUE EN GÉNÉRAL MAIS JE PORTE UNE ATTENTION PARTICULIÈRE AU PHOTOREPORTAGE D'AUTEUR.

MARIANA
AGUILAR



DANS LE CADRE DE LA QUATRIÈME ÉDITION DES RENCONTRES PHOTOGRAPHIQUES DU XÈ ARRONDISSEMENT À PARIS, LA GALERIE DES ÉDITIONS AREA EXPOSE LE TRAVAIL « DISTANCE » DU COLLECTIF « LA PETITE SOCIÉTÉ ». CE COLLECTIF DE HUIT PHOTOGRAPHES, S'EST CONSTITUÉ AUX PREMIÈRES RENCONTRES PHOTOGRAPHIQUES DU XÈ ET AUJOURD'HUI, APRÈS PLUSIEURS EXPOSITIONS ET PLUSIEURS PUBLICATIONS,, NOUS PRÉSENTE CE NOUVEAU TRAVAIL PHOTOGRAPHIQUE



MARIANA AGUILAR

Le dixième arrondissement est un arrondissement avec des quartiers pleins de contraste de tout type. On y voit les familles bourgeoises qui accompagnent les enfants le matin à l'école, les nounous qui accompagnent d'autres enfants aussi, les « bobos » parisiens dans les cafés à côté du canal Saint Martin le matin, pour y prendre un café avant de chaumer le reste de matinée, les gens des bureaux qui arrivent et qui partent, les gens du petit matin des commerces du coin et des boulangeries, les gens de l'après-midi, des restaurants, des bars et des théâtres, les adolescents des petites écoles du coin... et un tas d'autres gens.

À côté d'eux on y trouve aussi les chinois

des boutiques de vêtements, les filles de joie du Faubourg Saint Denis, les coiffeuses africaines du château d'eau avec les chinoises qui font les ongles et les rabatteurs qui distribuent des papiers à la sortie du métro pour attirer les jeunes femmes se faire les ongles ou se faire coiffer.

Malgré ce que beaucoup peuvent penser, dans cette forêt urbaine du Xe arrondissement, il existe depuis longtemps une tradition photographique. Pendant l'ère argentine, de nombreux laboratoires, studios photographiques et photographes du coin peuplaient ce quartier. Aujourd'hui les laboratoires ont été remplacés par des galeries et des librairies mais on y voit encore quelques laboratoires photographiques qui ont survécu et des photographes qui se baladent prenant des photos dans les coins de rue et dans les passages.

Cette tradition photographique, ces galeries photo et ces photographes du coin, liés d'une manière ou d'une autre au Xe arrondissement, devaient donner un jour ou l'autre un événement photographique dans « ce grand quartier » de Paris, c'est ainsi qu'en 2005 surgissent les premières rencontres photographiques (sous la direction de Carlo Werner). Ces rencontres font pousser, tous les deux ans, des expositions photographiques, dans les galeries, dans les librairies, dans les cafés, dans les magasins des vêtements... et un peu partout dans le Xe.

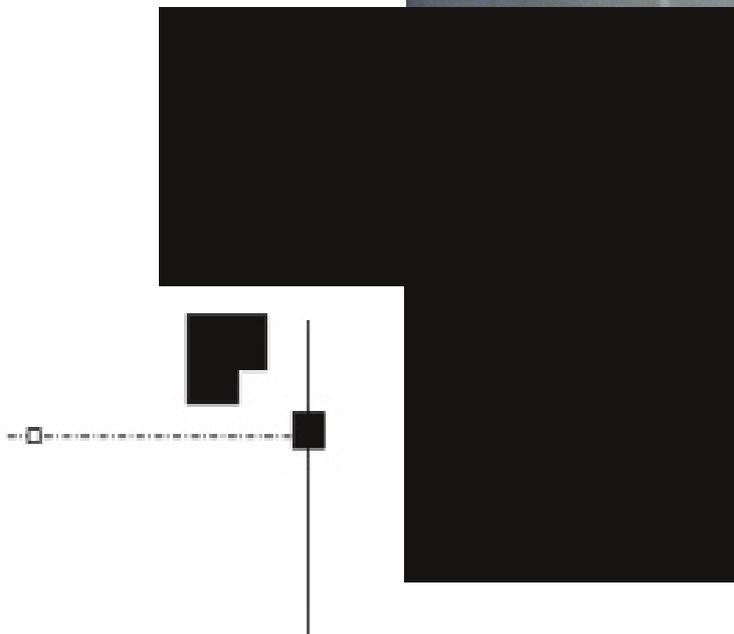
Avec l'idée en tête de découvrir les rencontres photographiques, je sors du métro en pleine nuit, l'hiver oblige. Je remonte la rue d'Hauteville, censée m'amener directement à mon point d'arrivée, la galerie Area. Je cherche le numéro 50 mais je dois encore marcher. À côté du grand portail je retrouve le panneau qui m'indique que c'est là... 2^e étage m'indique un autre panneau situé un peu plus loin.

Les escaliers en bois craquent un petit peu quand je monte, une personne qui descend me dit bonsoir et passe sans rien dire d'autre. Au deuxième étage c'est ouvert, il y a une personne au fond qui lit et d'autres personnes assises qui écoutent.... c'est un petit événement dans le cadre de l'exposition mais... ils sont de l'autre côté, ce qui me permet de regarder tranquillement l'exposition.

À côté de chaque groupe de quatre photos présentées par chaque membre du collectif « La petite société », il y a l'explication de la démarche photographique, on y trouve : Paris au sténopé, les villes au bord de mer en moyen format, le regard des gens perdus dans la ville, les objets abandonnés, les sujets inconnus ou méconnus, le silence des photos presque architecturales, le désert photographié pendant une journée ensoleillée et chaude, le point rouge qui nous indique tout le temps « vous êtes ici ».

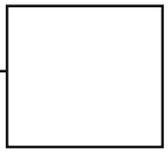
Chacune de ces photographies est le regard de chaque photographe sur « la distance », un concept assez large que chacun vit, perçoit et exprime de manière différente. La distance qui peut être vue comme un objet abandonné en pleine nature, comme le regard d'un inconnu, comme une ville dans laquelle on n'a jamais vécu, comme un plan d'un endroit méconnu, comme une chose qu'on voit au quotidien mais qu'on n'observe jamais, comme quelqu'un qui court au loin, qui s'agenouille ou qui tout simplement reste là, sans regarder l'objectif ou sans vouloir le regarder vraiment, comme une ville que tout le monde connaît très bien mais que le photographe exprime comme une seule et unique, comme un endroit très éloigné, loin de chez soi, trop claire pour être regardé trop longtemps ou trop chaud pour vouloir y rester un peu plus.

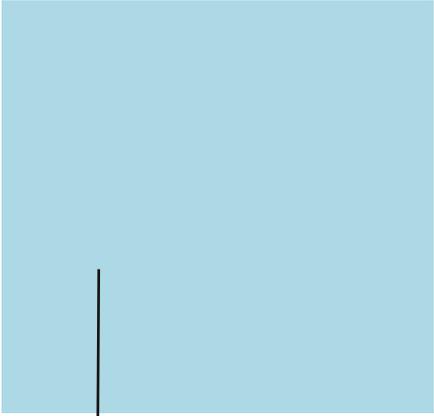
C'est ainsi que « La petite société » nous montre à travers cette exposition leur définition et leur perception de la distance, une distance perçue différemment chez chacun d'eux et exprimée à travers leurs photos.





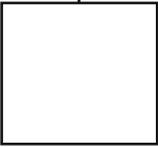
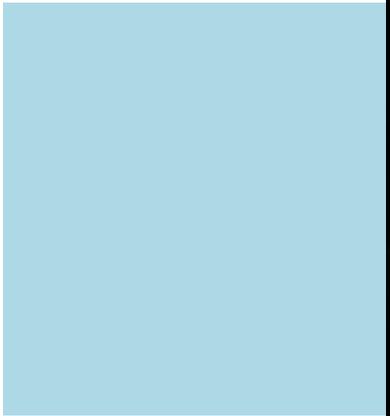
Small white card with text, likely a caption or title for the adjacent photograph.





[HTTP://WWW.OUTOFFOCUS.BE/](http://www.outoffocus.be/)

Out Of Focus





[HTTP://WWW.MORA-PHOTO.COM/](http://www.mora-photo.com/)

Mariana Aguilar

- Chroniqueuse -



POURQUOI FERAIS-JE UNE CHOSE PAREILLE ?

FOCALE ALTERNATIVE VOUS ATTEND

* sur son site : [HTTP://WWW.FOCALE-ALTERNATIVE.BE](http://www.focale-alternative.be)

* sur <http://www.facebook.com/focale.alternative>

* sur [HTTP://TWITTER.COM/APERTURECORP](http://twitter.com/aperturecorp)